

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

UN APRÈS-MIDI SEMBLABLE À TOUS LES AUTRES

SUIVI DE

SE JETER DANS LE VIDE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

CONSTANCE HARRISON-JULIEN

DÉCEMBRE 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

À ma famille, Pasquale, Anabelle, Bernard et Isabelle, pour leur compréhension.

Aux collègues de la maîtrise, particulièrement Nicholas Dawson et Anne-Marie Bélanger, pour toutes ces conversations rassurantes sur la procrastination, puis ultimement sur la création.

À Olivier Delomme et Martine Batanian, pour nos discussions et nos segments d'écriture entre deux quarts de travail.

À Nicolas Carrier, pour cet avant-midi passé dans un café rue Jean-Pierre-Thimbault, où deux femmes répétaient leur pièce de théâtre sans que nous le sachions.

À ma cousine, Véronique Lane, pour tous ses encouragements et ses conseils.

À Mahigan Lepage, premier lecteur devant l'éternel.

À la ville elle-même, puis à Montréal et Paris, pour l'inspiration au-delà du cliché, je l'espère.

Aux cafés, tous ceux qui m'ont fait dépenser un montant considérable pour justifier mon temps d'arrêt.

Mais surtout, je ne saurais assez remercier ma directrice, Louise Dupré, pour son aide incalculable, pour son empathie et pour sa délicatesse.

Merci, Louise.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Résumé</i>	<i>iv</i>
<i>Un après-midi semblable à tous les autres</i>	<i>1</i>
<i>Première partie</i>	<i>2</i>
<i>De l'intérieur</i>	<i>2</i>
<i>Deuxième partie</i>	<i>51</i>
<i>À rebours</i>	<i>51</i>
<i>Se jeter dans le vide</i>	<i>81</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>120</i>

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise en création littéraire comporte deux parties : un roman, intitulé *Un après-midi semblable à tous les autres*, et un dossier d'accompagnement, *Se jeter dans le vide*.

Un après-midi semblable à tous les autres a été écrit à partir de trois contraintes : l'unité d'action, l'unité de temps et l'unité de lieu. Le sujet du roman est la rencontre d'une femme et d'un homme qui ne se connaissent pas - Virginie et Thomas - , un après-midi, dans un café montréalais. Mettant les personnages en présence de façon imprévue, le café leur permet de prendre le temps de s'observer et de se désirer. Le regard constitue le seul moyen de communication entre Virginie et Thomas : le regard qu'ils portent l'un sur l'autre favorise chez eux des réflexions sur leur environnement, mais provoque aussi des réminiscences amoureuses qui éclairent leur comportement et leur hésitation à engager la conversation. Ils quitteront l'endroit sans s'être adressé la parole, renonçant à toute histoire entre eux. De fait, ils sont ancrés dans le présent et tout le roman est au présent, même les scènes qui leur reviennent en mémoire : le déroulement du fil temporel est impossible, le temps est arrêté, figé. Le roman est pris en charge par un narrateur externe, comme si quelqu'un observait les personnages tout en s'alignant tour à tour sur Virginie et Thomas pour s'immiscer dans leur regard et le mouvement de leurs pensées respectives.

À partir de la photographie d'Yves Klein «Un homme dans l'espace! Le peintre de l'espace se jette dans le vide! », le dossier d'accompagnement aborde l'écriture comme acte qui nécessite de faire l'expérience de l'espace. Il s'agit ici du café, endroit où se situe le roman et où le roman lui-même a été écrit, du moins en partie. Le café répond en effet à trois notions permettant de définir les rapports qu'on peut établir avec un endroit: les notions d'espace, de lieu et de non-lieu, qui convoquent le regard comme façon, pour l'écrivain, de comprendre, de *voir* le monde en espérant le donner à *voir* au lecteur, lui faire ressentir la réalité textuelle par le travail de la langue. En dernier lieu, écrire suppose de se jeter dans le vide de la feuille – ou de l'écran de l'ordinateur -, et d'accepter que, dans l'espace scriptural qui se construit, la vision initiale qui a déclenché le roman se modifie progressivement pour que celui-ci prenne forme, qu'il devienne un

endroit habité, reconnaissable, signé, un « lieu » pour le lecteur. L'écriture de l'espace provoque ainsi une réflexion sur l'espace de l'écriture comme espace complexe et en mouvement.

Mots clés : café, espace, lieu, non-lieu, regard, processus créateur

UN APRÈS-MIDI SEMBLABLE À TOUS LES AUTRES

PREMIÈRE PARTIE

DE L'INTÉRIEUR

CHAPITRE 1

Un jour, elle n'aura plus à commander. Dès qu'il la verra sur le pas de la porte, le serveur saura qu'elle prend toujours un allongé avec un peu de lait chaud. Il la saluera, l'appellera par son nom, Virginie.

Pour le moment, établir le contact. Il n'y a aucun bruit dans le café, seuls les lourds craquements du plancher de bois répondent à son passage. Elle compte les lattes qui la séparent du comptoir. Quarante-trois. La bouche comme du papier sablé. Elle ne le ressent qu'une fois franchi le pas de la porte. Elle marche le plus légèrement possible, sans y parvenir. Un pied devant l'autre, elle avance. Le bois grince sous ses pas. Des jambes immobiles lui bloquent le passage. Elle les évite de justesse, frôle un bout de tissu ou de peau, s'excuse discrètement. Elle prend son temps, fait des pas de côté, incertaine. Trop tard : le zinc est là, elle doit ouvrir la bouche pour demander un café, il lui faut bien justifier ce temps d'arrêt. Elle sait que, le breuvage terminé, elle restera.

Les employés défilent. Saisir l'attention. Elle attend que le serveur rouquin, qui lui inspire confiance, vienne vers elle. Les mots d'usage lui reviennent en mémoire, mais elle ne parvient pas à déballer parfaitement son texte. Des remerciements timides court-circuitent sa phrase apprise par coeur. Le garçon la regarde à peine, refile la commande à une autre. La tâche s'exécute. Une anglophone pressée lui tend son café.

La chaleur transperce le verre usé. Le récipient entre les mains, il semble à Virginie que les gens recommencent à parler. Étourdie, elle prend une gorgée rapide. Sa langue, anesthésiée, replonge avec hésitation dans le liquide chaud.

Elle reprend son souffle, maintenant. En guise de retraite, elle file vers l'arrière-boutique, moins fréquentée, sentant le regard lourd des autres sur son passage. Virginie soupèse chaque geste qu'elle pose, elle craint de commettre une éventuelle maladresse. Sa tête se détache de son corps, flotte seule dans l'air enfumé de la pièce.

Autour d'elle, un bourdonnement constant, une ruche où les abeilles se jaugent. Apparence semblable, regard confiant, battements sur l'épaule du voisin. On ne se connaît pas, on compose une communauté tissée serrée.

Habituellement, Virginie se contente de lorgner l'endroit du coin de l'œil, convaincue qu'on la trouvera trop différente, comme une tache au milieu d'une photographie corporative. Elle se contente de déambuler sur Saint-Viateur. Elle n'écoute rien d'autre que l'écho de ses pas sur le trottoir, tout en se rapprochant du café un peu plus chaque fois. Alors, le temps ralentit. Il n'y a que son corps et son

souffle, le café n'est plus que l'arrière-toile de ses gestes. Elle se dirige aisément vers la porte, mais son corps se raidit et elle détourne la tête. Un Arabe balaie la façade de son commerce. Les poils drus soulèvent la poussière suspendue au souffle chaud de l'été indien. Mais dès que le marchand tourne le dos, la saleté revient.

La rumeur la réveille. Cette fois, elle est là, enfin, à l'intérieur de ce café. Elle voit : d'abord rempli de jeunes gens pressés, le café se vide tranquillement. De nouveaux voisins se placent à ses côtés, plus lents. Des jeunes aux corps de vieux, empâtés. Certains remuent un bras ou une jambe, d'autres demeurent immobiles sur leur chaise. Un garçon tourne la tête de droite à gauche rapidement, sans se lasser, le regard fuyant, à la recherche d'un objet invisible. Il est seul dans ce coin du café. À côté de lui, une table vide. Elle s'y rend, sans faire de bruit, pour mieux le regarder. Le visage du garçon lui apparaît beaucoup plus lumineux. Elle aimerait y déceler quelque chose, un sentiment qui puisse expliquer ces mouvements. Impossible. Elle guette ce regard, qui pourrait se porter vers elle, mais l'homme est toujours absorbé dans son activité secrète. Il repousse sans cesse l'air autour de lui, ce surplus d'air qui l'empêche de respirer, sans jamais réussir à le faire disparaître. Ses mains se posent contre ses hanches. Les cheveux foncés, le regard noir, les muscles faciaux ramollis, il porte un pull fin, aminci par les nombreux lavages à la machine, un chandail jaune éclatant, qui contraste avec ceux des gens du café. Virginie remarque que tous portent des vêtements de la même couleur, camaïeu de noirs : noir neuf, noir-gris, noir délavé, noir avec des lignes blanches. Ce garçon ne devrait pas se trouver ici. Il détonne, comme elle.

Elle est là, elle boit, elle fait ce qu'il faut faire dans un café. Le sentiment d'être transparente, qu'on puisse apercevoir son insignifiance sous les vêtements qu'elle enfile tous les jours. Mais surtout la crainte, celle de voir son ossature s'effondrer sous le vide, de découvrir qu'il y a bien de la chair, du sang, qui fait battre son cœur, mais rien d'autre. Son regard va d'un angle à un autre. Chacun de ses mouvements réfléchis montre une maladresse nerveuse. Ses mains volent dans tous les sens, la narguent. Elles bégayaient sous les projecteurs, attirent une attention que la jeune femme fuit habituellement.

Virginie pose des gestes communs : soulever sa tasse de café, la porter à ses lèvres, avaler le liquide chaud, puis reposer la tasse. Ses mains rejoignent le récipient, tremblent lorsqu'elles se posent sur l'anse. La tasse et ses dents s'entrechoquent. Elle avale trop vite le liquide encore brûlant. Un filet coule sur sa joue presque transparente; un cercle prend forme sur son chemisier, une tache brunâtre. Elle ne peut continuer ainsi, se donner des objectifs qu'elle abandonne quelques semaines plus tard, par lassitude. Sa médiocrité l'asphyxie, la paralyse. Sa vie lui semble bien triste. Et puis elle a honte de ces épisodes de lucidité sporadiques qui ne surviennent que dans ces temps d'arrêt trop peu nombreux. Aujourd'hui, lorsqu'elle quittera le café, elle n'oubliera pas.

Virginie veut se souvenir, mais de quoi? Le matin, sitôt tirée du lit, elle se regarde dans la glace et n'y voit que des traits grossiers, tracés à la hâte, sans finesse. Elle n'est pas laide, mais inachevée. Qu'est-ce qu'il lui manque? Pour remplir le vide, elle vient dans ce café. Il y a du bruit, des gens. Chez elle, elle fuit, la seule chose

qu'elle peut faire, c'est lire. Matin, midi, soir. Elle ouvre des bouquins, s'y plonge, s'en gave. Elle achète tout ce qui lui tombe sous la main. Les pages défilent fiévreusement, elle tente de rendre le texte réel. Et pourtant, les mots, une fois déchiffrés, se perdent dans leur tourbillon. La dernière page déglutie, elle referme le bouquin et oublie tout. Lecture trou noir, littérature fast-food.

Aujourd'hui, elle n'a pas de livre. Rien pour lui servir de fuite. Elle doit affronter ces gens qui l'entourent, le bruit, les regards. Pour commencer, le garçon au chandail jaune.

CHAPITRE 2

Aucun tressaillement sur son visage, il contrôle chacun de ses muscles. Ses yeux sont ouverts, sa mâchoire soudée. Son corps, rivé à sa tasse, domine tous les gens nerveux qui l'entourent, incapables de rester en place, de cesser de parler pendant plus de quelques instants. Tous les jours, il quitte son appartement et marche, il marche en murmurant son nom. Répétition nécessaire pour se rappeler qui il est, *Thomas* lui paraît désincarné. Mais il continue de créer des phrases habitées par son prénom. Thomas, tous ses après-midi, il les passe dans ce café assis face au mur. Thomas porte un chandail jaune. Thomas fixe les passants. Thomas enchaîne cigarette sur cigarette. Thomas se gratte le cou. Thomas ne voit pas le sourire du serveur. Thomas regarde le mur. Thomas remarque une tache brunâtre qui s'assombrit avec les semaines. Thomas sent une jeune femme à ses côtés, même s'il ne la voit pas.

Le soir, le concierge s'obstine à ranger la pièce avec un souci de symétrie maladif. Table ronde, quatre chaises; table carrée, deux

tabourets. Thomas replace les chaises une à une autour de la table carrée, celle qu'il choisit. Sur la première, il dépose son sac. Sur la deuxième, son manteau. Il s'assied sur la troisième. La quatrième chaise restera vide. Thomas la rapproche de la sienne, y appuie son coude. Les clients passent derrière lui : le regard perdu vers le béton du mur, il est inatteignable. Sur le coup de midi, lorsque tous s'entasseront pour trouver une place, il sait que personne n'osera lui demander l'une de ses chaises en trop. Les mangeurs avides se glisseront plutôt à cinq sur le vieux canapé de service, en le dévisageant. Mais jamais ils n'oseront le réprimander. Ils se contenteront plutôt d'en parler, en inventant une méchanceté grossie sous la loupe de la frustration. Thomas fait fuir tous ceux qui oseraient approcher son territoire. La femme assise près de lui ne doit pas remarquer qu'ils sont seuls dans cette partie de la salle. Sa poitrine qui se soulève pour respirer le dérange. Elle ne devrait pas être là. Il jette un coup d'œil furtif dans sa direction. Elle porte un chemisier beige taché de café.

Il entend un battement d'ailes si fort qu'il en oublie la femme. Une mouche n'arrête pas de tourner autour de lui. Elle vole. À droite, à gauche. Elle sait qu'elle n'en a plus pour longtemps, qu'elle doit faire des provisions. Thomas la hait. Elle l'a vu, elle ne le lâche plus. Elle vole, à droite et à gauche, dans ce café, attirée par une odeur sucrée qui flotte en permanence. Les muffins santé sortent du four. Le chocolat au lait se réchauffe grâce à la barista. Et les clients laissent tomber leurs miettes de scones sur le plancher.

Elle est frêle, impossible à saisir, cette bestiole qui ne cherche qu'à lui nuire. Elle farfouille à droite et à gauche dans l'espoir de

trouver n'importe quoi, une miette, un grain de sucre. Elle accomplit sa tâche avec ardeur. Une fine pellicule collante recouvre la table. La mouche tourne en rond, s'en approche, veut s'y poser, mais perçoit une main, elle devine qu'elle sera happée dans un moment d'inadvertance, elle n'ose plus s'en approcher. Thomas doit se faire copain-copain avec la mouche, suivre son rythme, jouer, arrêter le geste brusque juste avant de l'atteindre, pour bien lui montrer qu'il ne lui veut aucun mal. La mouche déjoue la main, elle vole dans tous les sens, s'étourdit.

Elle trace de larges cercles dans la pièce, elle s'éloigne de la table, mais ne la perd pas de vue. La main est là, immobile. La mouche s'en méfie toujours. Thomas bouillonne, s'apprête à tout casser autour de lui. Il pense aux ailes, décortiquées de la carcasse, au liquide poisseux que la mouche dégagera une fois massacrée. Maintenant, celle-ci avance tranquillement vers le centre, là où le sucre abonde. La main est paralysée. L'insecte arque ses ailes, préparé à un départ éventuel.

Et puis, au moment où la mouche croit que Thomas la considère comme reine de son paradis, bang! zigouillée au creux de la main. Un pus écoeurant suinte de ses entrailles. La main, en guise de mémorial, la balaie d'un mouvement sec.

La mouche échoue sur le sol. Des pieds vont et viennent autour d'elle, la frôlent, l'évitent sans le savoir. Un client l'écrase. Le corps de l'insecte se moule aux stries de la semelle. Ses restes s'effilocheront au fil des jours, lorsque le temps se fera plus sec ou qu'une averse créera des flaques d'eau dans lesquelles plongera la chaussure.

Thomas sent que sa voisine le regarde. Lui qui peine toujours à trouver un coin de solitude. Elle bouge trop, ses mains, nerveuses, lui font renverser son café. Il ne doit pas lui porter attention, ne pas croiser son regard, surtout pas. Elle en viendrait alors à lui parler de cette chaleur estivale qui persiste après le 21 septembre, de son triomphe contre l'insecte, de sujets qui lui pèsent.

Les oreilles de Thomas bourdonnent à nouveau. Une autre mouche remplace la première, gravite autour d'une deuxième table. Thomas tourne la tête à droite. La façon de voler de l'insecte, le bruit de ses ailes n'embête pas deux femmes assises près de la fenêtre. Elles se regardent, incapables d'enchaîner plus de deux mots. Elles tendent, l'une après l'autre, le doigt vers les gens qui déambulent dans la rue. Elles commentent une panoplie de détails futiles : une tache jaune au plafond, les coiffures de juives hassidiques, un ivrogne en pantalons de jogging qui se dandine au son d'une musique imaginaire. Le rythme des commentaires s'accélère, l'amertume des jugements aussi. Puis un silence inattendu. La grande tend sa main vers l'autre, une rouquine, et se met à lui caresser doucement la joue droite. Celle-ci pose son regard ailleurs.

Deux femmes qui s'aiment, Thomas ne comprend pas. Des courbes sans fin, un manque de droiture, de rigidité. Deux femmes sont incapables de prendre des décisions, mais du moment où on ne respecte pas leurs désirs enfouis au plus profond d'elles, c'est la colère. Thomas voudrait mettre de l'ordre dans le ménage, mais les jacassements ne cesseraient jamais. Thomas abhorre ce fantasme d'amour entre femmes dans les films pornos. Des filles qui jouent à la lesbienne comme à la poupée : elles perchent haut leur voix, se

coiffent de lulus et s'adonnent à quelques attouchements naïfs. Un homme se retrouve malencontreusement devant elles, un pompier, un voyeur, ou le propriétaire du logement, et ne sait plus où se mettre. À la première occasion, les lesbiennes enfilent des *strap-on* et vénèrent paradoxalement le Phallus comme un dieu. Mais elles trouveraient le moyen de comploter contre lui, tout de même, Thomas en est sûr.

Le silence entre les deux femmes fait place à un murmure, un murmure plus fort que les autres. Les mots s'entrechoquent, la tension entre les deux femmes augmente. Thomas savoure déjà la rupture imminente, les larmes, les regrets, l'angoisse de la petite rousse, visiblement anxieuse et plus émotive que l'autre. Une fausse gifle qui évitera la joue, comme dans les films. Les femmes se tireront les cheveux, le café deviendra leur champ de bataille. Les clients, leurs partisans. Il y aura des paris, on hurlera des surnoms aux deux amazones. La grande et la rousse. Les partisans en viendront au sang. Les murs beige sale prendront enfin un peu de couleur.

Elles n'osent plus prononcer un mot. La prochaine qui prendra la parole déclenchera une guerre d'invectives. L'une soupire. Elle souhaite dire quelque chose, mais n'ose pas. L'autre semble oublier de respirer. Le teint carmin, des gouttes de sueur perlent le long de sa nuque. Son essoufflement lui rappelle au dernier moment qu'elle doit inspirer si elle veut poursuivre cette dispute. La petite rousse commence. Sa voix est enrouée, elle semble ne pas avoir parlé depuis longtemps. Elle accuse la grande de tromperie, de mensonge, de malhonnêteté. Elle crache ses reproches sous un ton plaintif, pousse les accusations à leur paroxysme.

Thomas imagine que ces paroles lui sont destinées. Il cherche une réplique digne de répartie. La voix aiguë de la petite lui martèle la tête. Les deux femmes étalent leurs souvenirs comme un album photo. Un anniversaire gâché par les remontrances d'un événement particulièrement choquant, des accusations d'abandon au souper de Noël dernier, un baiser provocateur devant un auditoire secoué. Thomas prévoit l'arrivée d'une amante secrète, cachée depuis le début derrière la porte des toilettes, en guise de placard. À côté de lui, sa voisine à la chemise beige dresse l'échine, nerveuse. Thomas sent ses yeux se diriger dans toutes les directions.

La grande regarde dans la direction opposée, l'oeil torve pointé vers la serrure des toilettes, visiblement dérangée par la diatribe de la petite. Écoeuvée par tant de pleurnicheries, elle réplique par un coup sec de la main sur la table. La petite en devient paralysée. Les clients poursuivent leurs activités, ils lisent leur journal, alimentent leur conversation avec leur interlocuteur. Seule la voisine de Thomas, elle, tressaille au rythme des paroles tranchantes. Son attention est nécessairement déviée vers elles. La grande renvoie la balle à la petite rousse. Elle se sent délaissée, l'autre travaille trop, et tard, elle ne se sent plus désirée ni *désirante*.

Thomas souhaite une montée de la violence sans chute ni conclusion. L'une pourrait frapper l'autre, la malmener. La colère qui les assaille ne peut être assouvie sans faire couler un semblant de filet de sang. Toutes deux évitent le regard de l'autre. La grande fait un sourire; la petite tremble. On sent les coups bas bien sentis, l'hystérie inévitable. Thomas gronde, il leur secouerait la tête à ces deux mégères qui ne peuvent en venir aux poings. Mais elles ne

semblent pas attristées par le dénouement qui semble se dessiner devant elles. Que de théâtralité pour peu de violence! La rupture, la fin. L'angoisse de l'inconnu. Les femmes se taisent. Le silence prend toute la place.

Les deux femmes s'épient à nouveau, ébranlées par la force de leurs propos. La petite laisse tomber un à un ses doigts sur la table, impatiente. Elle lui dit que ce n'est pas « désirante » mais « désirable » dans le texte, que toute la scène est à recommencer. La rousse est sceptique. Elle sort de son sac une pile de feuilles, souligne une phrase. Et elles reprennent la scène, sans broncher.

Thomas lève les yeux. Sa voisine le regarde encore, il en est sûr. Il ne l'a jamais vue avant aujourd'hui, il ne porte pas une attention particulière aux autres clients. Elle est placée de biais. Ses yeux fuient, elle semble malade d'être dans le café. On dirait que la femme lutte pour rester ici. Ses mains se posent sans arrêt sur la tache de sa blouse, comme si le seul mouvement de ses doigts pouvait l'effacer. Elle détourne les yeux, mais il voit l'esquisse d'un sourire.

Thomas voudrait du Shakespeare, de la mort.

CHAPITRE 3

La lecture ne parvient plus à combler Virginie. Elle est incapable d'en déchiffrer le sens. Ce sont de beaux symboles. Le désir d'écriture refait surface, plus intense, lorsqu'elle parvient à oublier ses échecs précédents. Un cahier à peine entamé sur la table, un crayon dans la main, elle rêve. Elle croit aux endroits idéaux. L'Europe, peut-être. Elle se voit attablée dans un café délabré à attendre les muses. Elle marcherait, comme ici, à l'écoute de ses pas sur le sol. Le pavé lui renverrait un écho aux tonalités différentes. Un son sec, bref, sans résonance. Mais une fois la musique de la pierre oubliée, elle comprendrait qu'il ne s'agit que de différences illusoire. Elle ne sait plus trop pourquoi elle croit que, en changeant de pays, elle se mettrait à écrire. Elle aurait mal aux talons, elle serait contrariée : les pieds coincés entre les pierres du pavé, elle marcherait trop lentement.

Chandail jaune s'agite. Il semble vouloir rester immobile, mais il bouge malgré tout. Les muscles de son visage sont secoués de tics

nerveux. Virginie sent que tous le regardent sans qu'il s'en aperçoive. Comme lui, elle rêve de susciter une attention nonchalante. Par la seule force de sa présence, tous porteraient leur regard sur elle. Elle tourne les yeux vers Chandail jaune. Elle attend une réaction de lui, un nouveau geste auquel elle pourrait s'accrocher. Mais il ne se retournera même pas vers elle.

Devant elle, toujours une feuille blanche. Le lieu ne l'aide pas à écrire. On lui assure à la télé, dans les revues ou dans les biographies que les auteurs aiment les cafés, que certains traînent même ici. Chaque fois qu'elle tend son crayon vers la feuille, elle arrête. Son breuvage amer lui donne mal au coeur, ce qui détourne son attention. Elle s'oblige à avaler le liquide chaud, à réveiller la sensibilité de l'ancienne brûlure. Elle aime ces souffrances tangibles. Heurter son tympan avec un cure-oreille. S'arracher les sourcils un à un alors qu'elle renifle. Glisser la soie dentaire entre ses dents jusqu'à ce qu'un filet de sang s'en échappe. Elle ressent une douleur aiguë, qui s'estompe sitôt provoquée.

Virginie ferme les yeux. Elle sent la ville, étincelante sous le soleil à son zénith. Comme si un filtre jaune teintait l'espace. Un énorme camion passe dans la rue étroite. Il avance, recule, crache, souffle. Il doit avaler une quantité impressionnante de kilomètres tous les jours, en traversant une nature cicatrisée par les autoroutes. Virginie imagine le trajet, son corps se tend vers les murs transparents, les fenêtres. Elle voit défiler les noms de villes. Le camion domine les routes, dépasse les petites voitures japonaises, lance un coup de klaxon aux voitures trop lentes. Il est le roi de la jungle bitumineuse. Mais, pour l'instant, il peine à livrer la marchandise sur la rue Saint-

Viateur. Après maints efforts, il se glissera au creux d'une ruelle étroite.

Écrire pèse à Virginie. Alors, elle pense. Devant elle, des personnages flottent dans sa tête. Cueillette impressionniste : elle découpe le cadre de leur vie, les colle sur une feuille de papier et leur donne une existence dans sa tête, seulement. Sur sa feuille blanche, aucune trace de toute cette activité. En regardant par la fenêtre, elle s'amuse à donner un nom à un marchand. Cet homme à l'air arabe, il doit s'appeler Zacharias. Il inspecte le comptoir de fruits. Il jette un regard sombre vers le camion. La fumée noire du pot d'échappement se déverse sur ses McIntosh. Il essuie le filet invisible du revers de son chandail. Si ses pommes ne brillent pas, il ne les vendra pas. Et elles pourriront tranquillement dans le cagibi.

Le garçon au chandail jaune demeure toujours aussi stoïque. Virginie jurerait qu'il ne bouge plus. Elle rêve d'une aussi grande concentration. Elle jette un coup d'œil dans la rue. Zacharias offre la plus souillée de ses pommes à une femme qui passe par là. Virginie l'appellera Mme Ianacopoulos. Elle remercie avec empressement sans regarder la pomme, mordille dans le fruit. Elle surveille du coin de l'œil ses petits-enfants, qui s'amuse sur le trottoir. Ils jouent au hockey avec une balle. Si l'un d'eux s'approche des roues monstrueuses du camion, elle lui donnera une solide raclée. Le plus petit des enfants court derrière ses grands frères. Il agite une raquette de tennis, bâton de hockey de fortune, et crie qu'on lui fasse une passe. Il trébuche sur une fente du trottoir. Un homme regarde le match improvisé du haut de son balcon, au troisième étage. Tout ce vacarme l'empêche d'écrire les poèmes qu'il devra réciter dimanche

prochain à sa rencontre du Club du troisième âge, ou peut-être dans cette association de poètes communistes. Le vacarme du camion tire M. Andrews de sa torpeur créatrice. Il envoie un doigt d'honneur bien senti en direction du poids lourd et regrette pendant un instant son enfance dans la cambrousse ontarienne.

Sur la feuille de Virginie, deux mots sont inscrits : Andrews et Ianacopoulos. Elle se creuse la tête pour trouver d'autres noms, plus obscurs, plus personnels. Elle pourrait faire des recherches, scruter l'annuaire téléphonique, sortir, glaner des conversations au passage. Elle se rendrait peut-être compte que cette dame n'est pas grecque, mais arménienne ou yougoslave. Elle n'a pas le souci des détails. Les caractères s'empâtent, l'encre manque. Elle abandonne. Au bout de douloureux efforts, elle parvient à créer des liens entre ces personnages, elle qui est si seule, tétanisée à l'idée d'adresser la parole à quiconque. Si le garçon au chandail jaune écrivait, il saisirait les mots qui lui échappent. Virginie, elle, peine. Elle aligne quantité de mots sans trouver de lien entre eux. Le garçon écrirait un de ces mots gorgés de sous-entendus qui font le bonheur des littéraires. Il parviendrait à énoncer ce qui se passe derrière lui sans même y jeter un regard. Virginie choisit de rester là, de fixer la vie plutôt que d'y prendre part.

Autour, beaucoup de chaises vides. Chandail jaune est toujours immobile. Deux femmes se taisent après un différend. Elles se prennent la main avec lenteur. Le geste reste suspendu. Fatiguées de tenir leur bras en l'air, elles abandonnent. Celle qui est grande donne de courts baisers à celle aux taches de rousseur. Mais Virginie voudrait connaître le sujet de leur discorde précédente. Elle détourne

le regard pour éviter de se faire remarquer, mais sa tête, dans un geste de ressort bien huilé, revient à sa place. Elle s'efforce de comprendre la scène en ne voyant que les linéaments de leur corps découpés par la lumière, des ombres chinoises sur le mur devant elle. Leurs mouvements deviennent des excuses sensuelles : un doigt sur les contours de la lèvre inférieure, la paume contre de la joue.

Le paysage est flou, le soleil devient trop brillant à cette heure, Virginie plisse les yeux pour combattre la brûlure qui l'assaille. Elle voudrait comprendre. Les ombres se juxtaposent en une seule, les deux femmes sont indiscernables. Laquelle a séduit l'autre la première? Qui crie le plus fort dans la jouissance? Se mordent-elles les lèvres pour éviter de dire trop souvent *je t'aime*? Elles semblent soudées l'une à l'autre.

En ce moment, elle souhaiterait avoir le droit d'arrêter les gens pour qu'ils répondent à ses questions. Plus de politesses, de tracé parabolique pour éviter de froisser quiconque. Parfois, quelqu'un l'arrêterait aussi pour l'interroger. Et puis non, c'est inutile, au fond. Des revues existent pour assouvir ce besoin de connaissances futiles. Les deux dames peuvent bien prendre plaisir à se fouetter au lit, quel intérêt? Elle ne tient jamais très longtemps à ce petit jeu. Le dos lui démange, sa fesse droite s'engourdit, elle s'ennuie.

Elle regarde déjà ailleurs, vers ce garçon lumineux. Si Chandail jaune se retournait à ce moment, elle soutiendrait son regard. Et lui aussi. Il n'y aurait plus de filtre entre eux. Mais il manque à Virginie la force nécessaire pour lui parler, il lui manque les mots qu'il faudrait dans un moment pareil. Un rayon de soleil sur sa table. Sa

main se réchauffe, l'air devient lourd, humide. Elle profite de l'éphémère. Une fois la lumière évanouie, elle se sentira abandonnée.

CHAPITRE 4

Plutôt quelconque, la fille du café. *Quelconque*, ça lui ferait un joli nom. Le sourire de la jeune femme s'efface. Elle est plongée dans un ouvrage dont le titre est indéchiffrable. Thomas ne voit que ce sourire moqueur. Cheveux châtons, yeux d'une couleur banale, un mélange de brun, de vert ou de gris. Taille moyenne. Ses traits sont lisses, sans particularité. S'il devait la dessiner, il laisserait la feuille blanche. Son regard papillonne dans toutes les directions. Une fille étourdie, incapable de rester attentive plus d'un instant. Elle heurtera probablement son café d'ici quelques minutes, incapable de dompter ses mains. Le café éclaboussera la table, le plancher. Elle se confondra en excuses auprès du commis, ce qui ne l'empêchera pas de recommencer encore et encore, sans jamais comprendre que sa seule présence sera toujours *nuisible* à celle des autres.

Thomas se répète le mot, sent cette nuisance emplir son corps. Devant lui, un mur blanc sur lequel se dessine une situation qui revient, des restes d'un événement déjà lointain. Au dernier

battement de l'aube, Thomas quitte Natalia. Il crache des *salope*, des *conne*, des *pute*, destinés tendrement à elle, qui n'entend rien. Son pouls bat à un rythme si régulier qu'il en est écoeuré. Elle dort vraiment profondément. Des mois que dure ce manège. C'est elle qui décide du moment de leurs rencontres sporadiques. Selon ses humeurs du moment, du garçon qui vient de la quitter pour une femme plus intéressante. Ne jamais l'appeler le premier. *Se laisser désirer. Se laisser désirer. Se laisser désirer, pauvre con*. Chaque fois, il tombe dans le piège. Plus il y pense, moins il résiste. Le combiné se soulève de lui-même et il s'entend la supplier de le recevoir. Pour s'en empêcher, il se frappe. Ses poings, indépendants de son cerveau, cognent sans relâche. Maintenant, à la seule vue du téléphone, il ressent toujours une douleur vive à la mâchoire.

Thomas tente de s'y faire, se dit qu'au fond, il a le meilleur de la relation. Mais son sommeil se divise en strates, entre insomnie et somnolence. L'image d'elle lui revient sans cesse. Un homme la caresse, un autre homme que lui. Les deux ombres s'immiscent dans sa tête et le poursuivent dans chaque recoin d'un sommeil impossible, reflet d'une image qu'il ne réussit jamais à percevoir entièrement. S'il parvenait à retracer les formes, les contours exacts de ces deux corps, il pourrait les oublier, mais il est toujours en attente, sur sa chaise, devant l'ordinateur, à piocher sur son clavier distraitement.

Il se souvient comme si c'était hier. Il veut rompre le silence, donne rendez-vous à Natalia chez elle, en terrain ennemi, où il pourra enfin voir la silhouette de l'homme sans visage. Il veut mater Natalia, lui montrer qu'on ne se joue pas de lui. Devant le miroir, il répète son

discours, l'œil dur, le ton glacial. Chez elle, tout se passe comme il le souhaite. Les paroles apprises se répandent sur elle. Elle ne répond pas, s'échoue sur le sofa. Un long silence entre les deux, avant qu'ils ne se retrouvent dans le lit. Il n'éjacule pas, n'insiste pas. Il se souvient de la mort du plaisir au creux de la nuit. Elle s'endort. Lui pas. Et il lui murmure des *salope*, des *connasse*, des *putain*, destinés à elle et à toutes les autres.

Il n'arrive plus à se remémorer pourquoi une telle attirance envers Natalia. Sa maladresse première l'attendrit. Il oublie le timbre de sa voix. Tout ce qui peut s'échapper de sa bouche entraîne une réaction douloureuse, lui semble-t-il. Natalia le gifle. Elle veut l'embrasser et lui frôler la joue. Gifle. Elle lui tend sa main pour qu'il la baise. Gifle. Elle se retourne brusquement pour lui montrer une insipidité qui attire son attention. Gifle. Toute leur relation se réduit à une violence inconsciente. Il désire qu'on le frappe, maintenant. Sa joue est tendue dans le vide, à la recherche d'une main invisible qui puisse exaucer son désir. Thomas veut avoir mal, mais surtout il voudrait se fâcher. Non pas contre la responsable de la gifle, mais contre le geste lui-même. Grogner contre lui, l'éradiquer par sa seule colère.

Quelconque donne de petits coups secs contre l'anse de la tasse. Un métronome inconscient rythme ses coups. Elle doit regarder au loin, penser aux comment et pourquoi de sa frigidité, à sa boulimie ou à une autre préoccupation féminine. Un son s'ajoute à la cacophonie. Une autre femme, grassouillette, agite sa main contre la bordure d'un long sofa. Elle laisse tomber avec lourdeur ses doigts un à un sur le contre-plaqué. Sa tête est tournée vers le garçon assis à ses côtés. Elle le fixe, le regard vide, en parvenant à ne plus le voir.

On entend ses doigts sur la tasse ou sur la table, en signe d'impatience. Tintement. Le son se gonfle et résonne.

Thomas sent bien que la femme en a marre d'écouter son copain lui raconter pour une énième fois son voyage à Paris. Elle doit entendre parler de la place du Châtelet, du canal Saint-Martin et des souçons du petit bar à la place de la Bastille. Elle voudrait crier, mais le son est réprimé par le battement de ses doigts contre la table.

Thomas n'entend plus que le choc de doigts féminins contre le verre et le bois. Les deux rythmes s'additionnent. Le bruit emplit tranquillement la pièce. Il n'y a plus que ces femmes et lui. Elles ont de longs doigts. Thomas dirige sa joue vers elles qui ne le voient pas. Il souhaite la force de ces mains raides contre sa peau. De longs doigts desséchés qui écorcheraient son épiderme. Il y aurait un bruit creux, grave, magnifique. Thomas ne sentirait pas la brûlure de la gifle. Il l'oublierait pour mieux écouter la musique de son corps. L'amour, Thomas ne le connaît pas. Il le vivrait lorsqu'on le giflerait sans qu'il ait à s'excuser d'avoir mal. Ses joues s'échauffent.

Il se tourne à nouveau vers la femme du sofa. Lorsqu'elle est très concentrée, elle parvient à oublier. Les sons se multiplient autour d'elle, mais elle ne les entend plus. Que le vide qui résonne en elle, un vide lourd, opaque. Et elle se calme pendant quelques instants, fait le plein de courage. Elle glisse sa main le long de la tempe du garçon assis à ses côtés, s'y attarde. Peut-être se taira-t-il. Elle l'embrasse à la commissure de la bouche, peut-être rira-t-il. Elle met trop de bave, ses lèvres au contact de sa joue ronde émettent un bruit bien senti.

Dehors, le vrombissement des voitures est constant. Dans l'autre pièce du café, les tasses s'entrechoquent et font craindre à tout moment qu'elles ne se cassent sous l'impatience du plongeur. Les serveurs derrière le comptoir se pressent, oublient les politesses d'usage. Un achalandage imprévu. L'employé aux cheveux longs prépare un sandwich tofu-tomates-mayo. La cliente voulait plutôt moutarde. Elle renifle avec emphase. Le serveur ne l'entend pas. Il prépare déjà un bol de chili pour une belle grande blonde.

La femme rondouillette doit être étourdie de tout ce vacarme dont elle vient de prendre conscience. Elle se love contre son amoureux, sur ce vieux sofa défoncé, probablement récupéré sur le trottoir. Une deuxième chance pour ce meuble récupéré déjà plusieurs fois, nid de bestioles cent fois mortes et ressuscitées. La tête de la jeune femme est presque enfouie sous le bras du garçon. Elle sonde son visage, ses yeux, sa bouche qui ne cesse de pépier. Elle respire du plus creux qu'elle le peut. Ses bronches sifflent, sans doute un relent d'asthme. Elle recommence, pour entendre encore le bruit de ses bronches.

Elle aimerait danser, mais elle en est incapable. Thomas sait pourquoi. Son corps, sûrement. Elle se regarde toujours dans la glace. Ces mouvements lui rappellent trop ce qu'elle n'aime pas d'elle : cette poche de graisse en haut de la fesse lorsqu'elle fait ses arabesques, les plis de son ventre quand elle se penche, ses bras qui tremblent lorsqu'elle saute.

Elle respire une dernière fois, profondément. Le sifflement la rassure. Lorsque son compagnon débite ses souvenirs de voyage, parfois, elle va chercher un couteau remisé au fond de l'armoire. Il

est mal affûté, il glisse sur les tomates, écrase le pain. Elle le dépose sur la table, le laisse miroiter. Mais lui ne voit rien, Thomas en est sûr.

Le spectre du couteau est là, dans ce café, entre les mains de la femme ronde. Elle poignarderait bien son compagnon au rythme de ses paroles. Une autre engueulade sur le point d'éclater, Thomas le souhaite. Son cœur palpite; imaginer le couteau l'excite. Il le tendrait à *Quelconque*, voudrait voir sa réaction. Elle demeurerait impassible. Il ne peut y avoir qu'une histoire de couteaux entre eux. Ça commencerait ainsi : la lame dans la main, puis le sang sur la peau.

CHAPITRE 5

Elle n'attire le regard que des loques humaines, ce vieil homme, par exemple, qui la regarde depuis son arrivée. Elle devine son haleine d'alcool, son regard fuyant, qui tourne en tous sens pour toujours revenir se poser sur elle. Il ne tente pas de le dissimuler, un sourire en coin, la langue qui humecte ses lèvres par petites touches, comme s'il désirait découvrir son corps. Il laisserait une longue traînée de salive entre ses seins. Elle détourne la tête, veut lire ou peut-être bien écrire. Mais la présence de l'homme l'en empêche. Impossible de s'en détacher. Son attention lui pèse. Il parvient à l'étreindre de cette façon.

Le liquide chaud devant elle : noir, trop amer, opaque. Virginie hésite à prendre la dernière lampée. Les fonds, les fins, elle les évite. Ses mains laissent tomber le sachet de sucre. Les cristaux glissent sur le bois verni. Chaque grain reflète une parcelle de lumière. Elle effleure à peine la table pour la nettoyer. Les cristaux s'incrustent dans la peau. Elle les lèche un par un, puis évacue les autres d'un

coup sec de la main. Le sucre vole jusqu'au plancher. Seule trace de son méfait : une colle sirupeuse sur son pouce.

Elle voudrait se lancer vers le vieil homme. Le gifler, même, comme dans les films. Sa main échouerait sur sa joue creusée de sillons. Ce serait elle qui aurait mal aux jointures. Des spectateurs de la scène éclateraient de rire. Elle veut aller aux toilettes. Ses pieds tanguent sur le bois franc. Le plancher est oblique, l'angle incliné de la pièce déstabilise Virginie, la pousse à se diriger vers l'ivrogne, contre son gré. Les meubles, stables, lui glissent entre les mains. Plus elle pense à s'éloigner, plus elle s'approche désespérément de lui.

Elle empoigne la porte et pousse son corps à l'intérieur de l'espace réduit. Elle espère que, lorsqu'elle sortira, l'homme sera parti. Elle prend le plus de temps possible. Son ventre se contracte pour laisser s'écouler les quelques gouttes d'urine qui s'y trouvent. Elle se force à déféquer. Rien. Puis elle se lave les mains deux fois, sans y porter attention. La glace devant elle est mal éclairée. Elle se regarde se regarder dans la glace : elle, Virginie, vingt-sept ans. Et pourtant, dans le brouillard de son reflet, elle pourrait être n'importe qui. Ou sa sœur, le même tracé, la même chevelure, la même teinte de la peau. Tout ce qui les différencie a disparu. Elle redresse l'échine. Elle cesse de loucher. Son image se précise à nouveau. Elle est toujours Virginie. En sortant, elle fixera l'homme droit dans les yeux.

Celui-ci ne la voit plus. Il pourrait avoir quitté le café qu'elle ne se sentirait pas moins abandonnée. Elle cherche son regard, veut le soutenir, maintenant. Les gens s'intéressent seulement quelques

instants à elle. Une fois passées les présentations d'usage, on la questionne sur son emploi. Elle n'en a pas. On s'empresse de s'enquérir de son âge. Trop vieille pour l'excuse des études. Puis les gens hésitent, s'informent de ses hobbies. Et Virginie soupire. Des hobbies? Les gens posent-ils vraiment encore cette question? Ensuite, ils se détournent d'elle, la laissent sur cette impression de vide. Elle n'est que surface, il lui semble. Qu'un contour imprécis. Une image floue. Comme pour le garçon au chandail jaune.

À la fin de la nuit, dans un bar, souvent elle rencontre un homme aussi invisible qu'elle. Il y a un accord tacite entre eux, sans qu'ils prononcent un mot. Ils rentrent ensemble, poussent la porte d'un chez-soi accommodant, miment avec peu de crédibilité un semblant d'affection. Pour Virginie, qu'on remarque l'anneau bleu qui cerce ses yeux suffit à la baigner de chaleur. Elle voudrait passer toute la nuit à entendre parler d'elle. Mais l'homme aussi veut de l'attention. Lorsqu'il rit, un double menton bien gras se forme sous sa gorge, des rosettes disséminées à la limite de sa pilosité dispersée rendent sa coiffure impossible. Elle énumère rapidement ses particularités pour qu'il revienne à elle. Il lui dit qu'elle ne sourit jamais. Ses canines sont trop pointues. Sous sa peau blanche, des veines bleues cherchent à percer. À cette heure où la nuit semble ne jamais pouvoir se terminer, Virginie prend plaisir à écouter un homme qu'elle ne reverra jamais.

Et puis cet étalage mutuel la dégoûte. Les traits de ses amants de passage lui paraissent toujours trop définis. L'un a un nez énorme, traversé d'une bosse, les pores ouverts, des points noirs évidents. Ses joues sont creusées, ses lobes d'oreilles pendouillent. Un autre est

grand et mince comme un fil de fer, les jambes aussi longues que celles d'une ballerine. Il est facile de les décrire, ils ressemblent tous à des gens qu'elle connaît.

Elle demande toujours à ses amants d'éteindre. Elle ne supporte pas de voir passer un sentiment sur leur visage. Que ce soit un regard complice ou révolté à la vue de son corps, qu'elle s'imagine repoussant. Un corps longiligne n'a rien d'attirant. Rien à en dire, rien à chérir. Parfois, elle se contente de sexe rapide dans l'obscurité. Des fois, elle oublie le visage du garçon qui se tient devant elle. Il n'est que corps, sensation. Elle s'amuse à lui accoler des traits d'hommes rencontrés au fil des ans. Mais elle ne parvient jamais à se souvenir entièrement d'eux. Elle ne retient que ce qui l'a dégoûtée.

Cet après-midi, elle se rappelle clairement ce corps pourtant bien viril, cette voix qui lui souffle quelques insanités au creux de l'oreille. Mais elle n'arrive toujours pas à définir ses propres traits. C'est un visage aux contours fuyants qui lui fait l'amour. Cette idée lui plaît. Elle oublie l'homme trop sérieux contre elle, les rôles deviennent musique de fond. Il n'y a qu'elle, enfin, dans la pièce.

Virginie doit se contenter de sa solitude à chaque mouvement qu'elle entreprend. Dans ce café, personne à qui parler. Il n'y a qu'elle et ce garçon. Il attend quelqu'un. Chandail jaune doit avoir une copine qui se pointera dans les prochaines minutes. Il la serrera tendrement dans ses bras, elle l'embrassera. Puis ils partiront, main dans la main, vers leur appartement, incapables de résister à l'appel d'un désir incommensurable. Virginie ne pourra s'empêcher de ressentir un léger pincement. Jalouse de purs inconnus.

CHAPITRE 6

Toujours la présence insistante de *Quelconque*. Comme Natalia, elle s'impose dans la conscience, Thomas ne fait que penser à elle. Il n'ose plus lorgner de son côté. Il craint de croiser ce regard à nouveau, d'y voir une forme d'empathie, ce qui le mettrait vraiment en colère. Natalia adore ce mot, *empathie*, elle lui en offre un bouquet entier, alors qu'elle rompt avec lui avant de se dénuder, une dernière fois. Des heures gaspillées ensuite à tenter de retracer une infidélité de Natalia. Il ne trouve rien de bien probant. Des reproches disséminés à travers une pléthore de moments doux, naïfs. Et il ne reste que des retailles de paroles en l'air.

Les souvenirs heureux sont maintenant intangibles. Thomas essaie de se rappeler. Cette lumière qui filtre dans le café, elle descend obliquement. Il pourrait en découper les rayons, compter les stries d'obscurité qui les divisent. Comme cet après-midi, il y a longtemps, mais encore parfaitement clair. Natalia dort sur ses genoux. Son sommeil n'est entravé que par quelques râlements

graves. L'asthme. Il la regarde. Puis, alors qu'elle semble dormir profondément, elle lève les yeux vers lui. Le soleil d'après-midi entre dans la pièce, les yeux de Natalia sont pleins de lumière. Et Thomas la dit, la phrase, il en est sûr. *Je t'aime, merde*. Mais nommer un sentiment ne le fait pas nécessairement exister, Thomas le comprend. La phrase, il la regrette aussitôt.

Maintenant, s'il croisait Nathalia dans la rue, il ne la reconnaîtrait pas. Mais il ne la cherche pas. Elle est là-bas, dans ce patelin banlieusard qui se suffit à lui-même. Restaurants, supermarchés, mégacinémas, Montréal est devenue accessoire pour ces gens, pour elle surtout. Elle couche avec des garçons qu'elle connaît depuis la petite école. Là-bas, au mois de juin, l'odeur de bouse embaume l'air des rues où s'alignent des dizaines de maisons parfaites, identiques. *La ville*, elle existe, ils le savent, mais préfèrent l'ignorer, parcourir le même nombre de kilomètres à bord de leur voiture pour visiter leur grand-mère qui habite de l'autre côté de la rivière.

Parfois, Thomas s'ennuie du cocon banlieusard, mais jamais il ne voudrait y retourner. Trop de souvenirs. Ici, il peut passer des jours sans avoir à prononcer un mot. Ses mains lui suffisent pour s'exprimer ou sa tête pour acquiescer. Lorsqu'il doit parler, sa voix est si éraillée que, pendant quelques secondes, il croit être devenu muet. La parole, il l'éradique de sa vie. Mais à force de tant de silence, il ne sait même plus s'il arrête vraiment de parler. Le vide sonore emplit sa tête, devient musique. Un ver d'oreille qui se reproduit sans cesse. Lorsqu'il entend un vieil homme se plaindre de son triple pontage, de son arthrite et de son dentier qui claque, lorsqu'il voit des jeunes se couper la parole pour faire rire le plus

possible leurs copains, des petites vieilles compter leur monnaie au comptoir en racontant leur dernière aventure au supermarché, il pense à son silence, et tout s'évanouit.

Les gens bruyants ne parlent plus, il sont partis. La journée dans le café est constituée de variations bien précises. Au petit matin, l'employé tourne la clé dans la serrure, allume les trop nombreuses lumières du commerce. Le café s'active : l'eau coule dans le filtre, en ressort brunie, le pain grille sur la plaque, les moules à muffins se remplissent d'une pâte de grains entiers. Le lieu voit poindre ses premiers clients, qui se relaient à l'infini. Et, parfois, il y a ces moments de grâce, où Thomas est laissé à lui-même. Seule cette femme quelconque reste. Thomas doit l'oublier, comme Natalia.

CHAPITRE 7

Des enfants s'amuse dans l'espace de jeux du café. Les jeunes parents y déposent leurs marmots, qui touchent à tout ce qu'il y a à leur disposition : poupées défraîchies, jouets de plastique entaillés, G.I Joe décapités ou démembrés, cuiller sur le sol. Deux petites filles, face à face, se regardent. Un jouet les sépare. La plus grande tend le bras, s'en empare, tourne le dos à la petite. Elle s'amuse seule. La petite fixe l'objet, dépitée, reste immobile.

Virginie pense à sa sœur jumelle, Nathalie. Ce dos tourné, ce refus de regarder l'autre. Virginie se souvient d'une interdiction. Elle se fait refuser l'accès à la chambre de Nathalie. Depuis peu, leurs lits sont dans deux pièces différentes. Sa sœur croit qu'à neuf ans, elle est prête à avoir son propre espace. Fini les discussions jusqu'à très tard dans la soirée, les caresses au milieu de la nuit lorsque les parents se disputent. Virginie joue sans trop de conviction avec ses poupées tristes ou les casse-tête qu'elle ne parvient jamais à terminer. Souvent, elle colle son oreille contre le mur pour savoir ce

que fait Nathalie. Elle écoute, en vain, ne reconnaît pas le bruit des crayons qui tombent sur le plancher ni la voix aiguë de sa sœur donnant des ordres à sa Barbie. Ce silence la fait rager. De l'autre côté, ça doit être merveilleux. Virginie, elle, n'a jamais d'idées. Elle se contente de s'ennuyer jusqu'au moment où sa sœur l'invitera à la rejoindre.

Lorsqu'elle entend la porte claquer, elle s'immobilise quelques instants pour ne pas attirer l'attention. Les pas de sa sœur résonnent dans l'escalier de métal, au bout du couloir. Virginie ouvre la porte, jette un coup d'œil. Personne. Elle entre dans la chambre de sa sœur. De l'autre côté du mur, même lit de bois, même édredon étoilé, même tapisserie rose bonbon. Sur le sol, des jouets identiques éparpillés. Une poupée à la robe verte, une petite auto noire, un ouvrage de broderie commencé chez leur grand-mère, une aiguille qui scintillera lorsque le soleil entrera dans la pièce. La lumière entre différemment, la fenêtre donne sur l'arrière. Les rayons y plongent plus tard, par stries. Sur un pupitre de bois trône un dessin d'Astro le petit robot, les cheveux noirs, le visage beige, les lèvres rouges, une page déchirée d'un cahier à colorier. Virginie a ce dessin, mais aux couleurs différentes. Cheveux noirs, visage rose, lèvres bleues. De retour dans sa chambre à elle, elle tirera le dessin de son cahier, plongera la main dans ses crayons de bois. Mais ses modifications ne parviendront pas à rendre le dessin identique. Elle gribouillera alors le visage de noir.

Une fois, elle trébuche sur une pile de livres alors qu'elle tente de reproduire la disposition des objets. Sa sœur entre dans la chambre de Virginie et voit les jouets placés aux mêmes endroits que dans la sienne. Sa sœur ne rapporte rien à leur mère, elle la regarde sans

dire un mot. Virginie cherche à se justifier. Elle ne trouve rien, attrape un livre au hasard. Et elle se met à lire. Chaque jour, Virginie tire de sa bibliothèque un nouveau livre, elle n'écoute plus ce qui se trame de l'autre côté du mur. Les heures passent avec lourdeur.

Il y a longtemps que les jumelles ne se ressemblent plus. Mais, de l'extérieur, on les confond toujours. Souvent, Virginie doit se battre contre certains qui la prennent pour Nathalie. Ils croient qu'elle se fout de leur gueule. Ils lui balancent au visage des souvenirs communs, ils la relancent sur la voie d'un passé qu'elle n'a pas connu. Et Virginie voudrait les frapper, hurler qu'ils sont de purs idiots. Qu'elle est elle et personne d'autre.

Et puis Virginie abdique. Elle s'anime. Sa parole coule sans interruption. Elle devient sa sœur, adopte ses tics, dit ce que cette dernière aurait répondu dans cette situation. Elle laisse tomber le voile de timidité qu'elle enfile toujours avant de sortir de chez elle, elle s'invente une nouvelle vie, une nouvelle personnalité. Après, elle ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire, elle devient heureuse. Le cœur vide, elle déambule dans les rues en riant. Elle se moque de tous, des conversations futiles qui meublent leur temps. Elle se félicite d'avoir si bien personnifié Nathalie, d'avoir un sens de l'observation si aigu.

Virginie croit qu'une clôture invisible la sépare des gens. Ils se frappent à une barrière et rebroussent chemin, sans insister. Elle pourrait rester ici, dans le café, pour l'éternité, personne ne remarquerait sa présence. Elle tenterait de parler, mais ses cordes vocales, atrophiées, l'abandonneraient. Seul Chandail jaune la

comprendrait. Il lui ressemble, elle en est certaine. Même petit nez, même bouche serrée. Le reste n'a pas d'importance. Virginie voudrait que quelqu'un vienne vers eux et souligne cette ressemblance frappante. Elle en serait fière. Il y a si longtemps qu'elle ne parle à personne. Alors, elle discuterait avec Chandail jaune.

CHAPITRE 8

Les rayons de soleil envahissent le café par à-coups. Thomas est ébloui. Un étudiant arrête de taper frénétiquement le clavier de son portable : un travail à remettre dans les plus brefs délais, sans doute. Il bat des paupières pour mieux voir. Il s'étire, bâille, jette un coup d'œil sur les passants qui ne le remarquent pas à travers la vitre, rendue opaque par la clarté. Les employés d'une entreprise multimédia sortent, cigarette aux lèvres, pour la pause café. Un grand sec à lunettes marche derrière, seul, les yeux vers le sol. L'étudiant place sa main au centre du cercle de lumière. Il doit avoir chaud, mais il la laisse tout de même là. Lorsque le soleil aura totalement disparu, il frissonnera et se remettra au travail.

Les clients s'agglutinent autour des fenêtres, ils veulent regarder la rue, la vie. Les tables dans l'obscurité sont peu prisées. Un couple moins rapide vient de perdre celle qu'il convoitait. Visages gras, yeux en amandes, trapus tous deux, l'homme et la femme adoptent le même regard : plein de mépris envers les voleurs de table.

Derrière Thomas, un rire, guttural, bien gras. Une femme qu'il ne voit pas, mais qu'il devine. Elle glousse comme une dinde qu'on égorge. Ses bourrelets doivent déborder de son jean trop serré, son double menton doit caresser sa gorge, dissimulée sous tout cet amas de graisse. Thomas chancelle sur sa chaise de bois. Ce crescendo qui monte! Le bruit sourd vient du fond de la gorge, remonte tranquillement en prenant une ampleur inquiétante. Elle régurgite les sons par cascades. Il imagine ses cheveux luisants, soigneusement placés sous une tonne de gel, teints des couleurs de l'arc-en-ciel, une large repousse sur le dessus d'un crâne bientôt dégarni par une chevelure trop fine. Elle s'étouffe : elle a trop bu. Elle doit laisser échapper quelques gouttes d'urine dans sa culotte. Son accident fait redoubler ses ricanements. Ses copines se joignent à elle. Elles deviennent une masse bourdonnante, insupportable. Elles ne doivent pas se souvenir du sujet de la discussion, tellement le rire engendre une ribambelle d'autres rires.

La chaise recule dans un crissement épouvantable. Le serveur doit intervenir, stopper ce bruit, le bois du plancher ne peut le supporter. Thomas sent la femme derrière lui se faufiler vers les toilettes. Elle balaie du coup le reste de patience qu'il lui restait au passage. Contrairement à ce qu'il croit, elle est petite et brune. Mignonne. Elle va peut-être s'étouffer en riant dans les toilettes, dérouler dans sa chute un rouleau de papier hygiénique complet.

La lumière s'étiole dans le café de la rue Saint-Viateur. Les heures passeront, le soleil aura disparu derrière le triplex de briques rouges, isolera l'immeuble comme une bulle d'obscurité. Thomas parvient à se couper du reste du monde. Il veut oublier, mais cette femme qui rit

trop l'empêche de penser. Il n'y a que *Quelconque* qui le laisse tranquille. Il serait curieux de l'entendre. Mais elle ne parlera jamais, il le sait.

Doucement, il n'entend plus les bruits qui l'entourent. Il rêve de sa propre mort. Un accident inattendu causant un choc chez ses proches. Cette image de lui dans un cercueil, à ses funérailles. Sa famille, ses amis pleurent ce décès prématuré. Non, pas la mort, tout le monde y passe. Rester ici, indéfiniment, regarder ou plutôt sentir les gens marcher tout autour. Sur le gazon d'un parc, il s'allongerait, la tête vers les feuilles vertes. Sentir le vent si fort que son cœur se cognerait contre sa poitrine. Alors, immobile, il pourrait tout éprouver à nouveau : l'humidité qui s'installe dans l'herbe dès la brunante, les moustiques qui tournent en rond sans jamais se poser sur son corps, leur bourdonnement digne d'une tronçonneuse en pleine ville : Thomas serait perdu au milieu des autres bruits. Oui, l'herbe, voilà, il n'y aurait plus d'hiver, de pluie, de faim, de soif. L'attente simple, quotidienne, deviendrait le projet d'une vie, éternelle.

Mais lorsqu'il va au parc, un chien lui renifle la joue, un couple d'amoureux le nargue en s'embrassant sur le gazon, des enfants crient autour de lui. Il les envie. L'espérance d'une autre personne, il la vit. À son vingt-deuxième anniversaire, il lance l'idée d'une fête à quelques amis qu'il ne voit jamais. Son invitation se perd parmi des dizaines d'autres propositions. Thomas refuse de les relancer, de quémander leur présence. Ils viendront, il en est sûr. Il ne sait pas pourquoi, mais jamais il ne fait l'effort de nourrir ses amitiés et, pourtant, des gens quelconques l'appellent, le réquisitionnent pour

des activités banales : cinéma, théâtre ennuyeux, sorties dans des bars remplis de femmes qui lui rappellent Natalia.

Le soir de sa fête, il vide quelques bouteilles de bière, se cale dans son fauteuil préféré, glisse le dernier C.D. acheté en guise de cadeau. Il attend les invités. Les heures passent. Personne. La douzaine de bières englouties, il regarde autour de lui. Habituellement, il éclaterait de colère, souhaiterait une mort violente à chacun de ses copains. Rien. Ses amis lui manquent. Pendant quelques secondes, il s'arrête au sentiment d'être seul, vraiment seul au monde, verse quelques larmes au nom de la solitude inévitable, de la mort, tiens. Mais il se ravise. Le temps s'écoule au compte-gouttes. Il ne bouge plus. Le pincement ressurgit au fond de sa poitrine. Il pose son regard sur la cuisine de son trois et demi, la vaisselle sale sur le comptoir. Le blanc de la céramique, l'orange de la porcelaine, le brun des tuiles : c'est un mélange de couleurs absurde qu'il tente de comprendre, de structurer, enfin.

Exactement comme dans ce café. Tout ça, il le dirait à *Quelconque*. Elle l'écouterait sans qu'il ait à prononcer un seul mot. Il ne cesserait jamais de la regarder. Elle absorberait tout ce qui lui passerait par la tête. Ce ne serait pas comme dans un film de science-fiction, ces fils branchés dans le cerveau qui assurent la communication. Non, Thomas saurait les mots qui décriraient la situation.

CHAPITRE 9

Les clients se font face. Ils n'observent pas ce qui les entoure. Ils n'ont d'yeux que pour la personne qui les accompagne. Virginie voudrait prendre entre ses mains toutes ces têtes, leur murmurer ses craintes. Les palpitations rapides, les étourdissements, les fourmis qui remontent son bras. Mais si personne ne réagissait? Elle est trop jeune pour faire un arrêt cardiaque, on ne la croirait pas. Son cœur battrait pour la dernière fois sous les yeux aveugles des badauds. Elle se sédimenterait sur cette chaise de bois inconfortable, des enfants venus spécialement pour la voir lui empoigneraient les mollets durcis.

Virginie revoit la scène : son corps immobilisé par la peur un matin d'hiver, l'ordinateur en marche dans la pièce. L'écran affiche une page de courriels bien en évidence. Celle d'un rare amoureux qui souhaite passer plus d'une nuit avec elle. Ne sois pas jalouse, ne sois pas jalouse, elle se répète constamment ces mots. Maladie d'amour. Imaginer le garçon avec une autre la fait trembler. Et un nom, ce nom apparaît au bas de l'écran, Amélie. Des milliers de filles le

portent. Sur Saint-Viateur, une dizaine d'entre elles font les boutiques, déambulent, pleurent sur le trottoir.

Mais Virginie connaît ce nom maudit qui éveille chez son amoureux le souvenir d'une rupture douloureuse. Elle se fait un devoir de détester cette Amélie sans la connaître. Elle invente une histoire fabuleuse entre cette ex-maîtresse et lui. Une multitude de projets les unissent, ils ne sortent jamais du lit avant la fin de la matinée. Et Virginie, elle, est absente du portrait.

C'est lui qui a écrit le premier à Amélie, qui s'est s'empressée de lui répondre. Elle devine : *Je t'attends... Tu me manques. Tu me manques.* Elle peut en avoir le cœur net, cliquer sur le message, le lire. Peut-être s'agit-il tout simplement d'un rendez-vous manqué. Mais le courage l'abandonne. Son indiscretion première lui fait honte. Elle devra vivre désormais avec un secret à demi découvert. N'est-ce pas un terrain fertile pour nourrir une jalousie exacerbée? Un jour, en colère contre lui, elle lui balance au visage ce courriel et il est furieux. Elle tente de le rassurer, lui dit que, parfois, elle perd la tête, qu'elle ne recommencera pas. Il ne la croit qu'en partie, le doute s'accroît avec les jours, puis il la laisse.

Le problème, avec la jalousie, ce sont ces montées de culpabilité : il a le droit de revoir son ancienne amoureuse, Virginie ne peut l'en empêcher. Elle doit attendre. Et sourire en se répétant : « Ne sois pas jalouse, ne sois pas jalouse. »

Elle en est sûre, les gens qui condamnent la jalousie ne savent pas aimer. L'angoisse d'imaginer celui qu'elle aime dans les bras d'une autre femme, parfaite en tous points! Douce amertume d'un

amour incertain, compliqué. La jalousie, comme la solitude, Virginie la ressent dans son corps, mais ne parvient pas à l'expliquer. Parfois, elle voudrait s'en détacher. Son tympan cille, lui donne l'impression de vouloir sortir de son oreille. Virginie voudrait crier, mais elle oublie la douleur, fait comme si elle n'existait pas, se dit que la souffrance est une création de l'esprit. La défaite est trop ardue à accepter. Sa chair existe puisqu'elle vit, mais dans un tout abstrait, trop éloigné de la réalité pour qu'elle puisse décortiquer la douleur et l'attribuer à une cause. Sa matière marche, mange, dort à sa place. Ses oreilles qui la font souffrir, ce n'est pas une infection, mais une faiblesse à supporter la douleur. Elle se fait fakir pour enrayer ses sensations, mais les clous du tapis entrent bien profondément dans sa chair et elle croit que c'en est fini pour elle. Sa force ne provient pas d'une idée spirituelle qui la ferait grandir, mais plutôt de la honte de l'échec. Et puis elle pense à autre chose. Elle mériterait une récompense. Que quelqu'un reconnaisse ses efforts!

La douleur, il faudrait s'en départir, en faire don à un pur inconnu. Virginie la partagerait avec le garçon au chandail jaune. Ils comprendraient ensemble, l'analyseraient ensemble. Ils en parleraient comme d'une entité vivante, indépendante. Virginie ne serait plus seule.

CHAPITRE 10

Il n'hésite plus à la regarder. Thomas fixe la jeune femme d'un regard attendri. Il se dégoûte, mais elle est sa bouée, elle peut comprendre qu'il souffre, il en a la certitude. En plantant ses yeux directement dans les siens, il s'accroche à elle. Si elle ne le sauve pas, il mourra sur sa chaise.

Les autres clients du café l'entendront, mais ne comprendront rien. Il sera trop tard. Ils continueront à siroter leur café, lors d'un trop rare moment de pause entre des heures surchargées. Il croit entendre un homme derrière lui. Il prête attention. Chaque jour se transforme en problème, l'homme n'en peut plus, il regrette ses choix. Si seulement! Thomas sait que l'homme a peur, qu'il aime s'apitoyer sur son sort, qu'il en jouit. Toute sa vie est construite selon cette longue plainte qui lui attire au passage des amis compatissants. Une femme, soumise, l'attend tous les soirs, l'écoute se morfondre. Son mari quitte la maison avec une entorse au pied, il revient du boulot

avec un cancer généralisé. Thomas laisse les gens parler, abêti. Voilà pourquoi il n'a jamais la force de répondre aux gens.

Les clients sont indifférents à Thomas. Attentive depuis le début à tous ses mouvements, elle seule semble le remarquer. Il la regarde, droit dans les yeux, en espérant une certaine inquiétude, un tout petit peu de ce remède précieux.

Virginie regarde le vide. Elle parvient à s'oublier. Puis quelque chose cloche. Le garçon tourne son visage dans sa direction. La voilà démasquée. Ce regard accusateur ne fait que le lui prouver, le garçon la méprise probablement d'être aussi faible, de ne pouvoir cacher sa douleur dans l'anonymat. Il devine sa faiblesse.

Elle le hait, elle voudrait qu'il disparaisse. Elle sait bien que même s'il partait, elle garderait l'empreinte de son regard. Comme lorsqu'elle ose défier le soleil, lorsqu'il se venge en laissant pendant de longues minutes des traces concentriques dans son champ de vision. La brûlure reste, des cellules meurent. Si elle continuait de fixer Chandail jaune, peut-être deviendrait-elle aveugle, peut-être oublierait-elle le regard du jeune homme.

Autour, les clients défilent, à la recherche d'une chaise où se poser avant de repartir. Thomas et Virginie se plaisent à s'imaginer dans cet endroit, seuls, enfin. Une pause précaire entre deux désagréments. Ils croient reprendre leur souffle et pourtant, il y a une tension. Ils ne veulent pas quitter le café, mais quelque chose les pousse à le faire. Pause illusoire. Tous ces gens, les clients, qui se croisent, indifféremment, ne se souviendront de rien. Ni de leurs voisins ni du serveur qui essuie une goutte de café sur la soucoupe.

Le passant avalera son breuvage si rapidement qu'il n'appréciera pas cette petite attention.

Virginie se métamorphose. Habituellement, elle n'ose pas laisser traîner son regard dans celui d'un homme. Son regard fuit, personne ne l'attrape, il coule sur les corps et les visages imperméables des passants. Mais ce regard est maintenant planté dans celui du garçon. Et comme elle ne parvient pas à quitter Thomas des yeux, elle le hait encore. Il doit prononcer un mot, une syllabe qui puisse rompre ce magnétisme. Elle sait bien que, tout comme elle, il est devenu muet. Parler serait grotesque. Tout le monde regarde tout le monde, non ?

Thomas voit une nouvelle Natalia devant lui. Les sentiments qui l'habitent disparaissent. Il voudrait lui sauter au cou, l'embrasser au creux de l'oreille, comme il le faisait avant, ou alors l'étrangler. Le regard perdu de la femme, son vague à l'âme se répandent dans le café. Il voudrait lui crier de revenir à la vie, de lui parler à lui, à personne d'autre. Il n'y a toujours aucune étincelle dans ses yeux pourtant. Touche-la, touche-la. Mais il lui semble être vraiment pétrifié. Il ne maîtrise plus sa bouche, cimentée, son corps, amorphe. Il voit *Quelconque* le regarder. Il imagine la trace de son regard sur la brique qui se reflète jusqu'à lui.

Virginie a détourné les yeux depuis longtemps. Elle jette un coup d'œil vers la rue et voudrait y être déjà. Mais l'effort de mettre son manteau, de franchir la porte. Elle va aux toilettes. Un peu de répit. Cette fois, c'est un torrent qui sort d'elle. Elle se sent plus légère. Elle s'aperçoit encore une fois dans la glace, mais elle refuse de s'attarder. Elle se lave frénétiquement les mains à l'eau bouillante. La chaleur

lui fait mal d'abord, puis elle s'habitue. Elle frotte, elle frotte ses mains, ses doigts, ses ongles qu'elle imagine noircis.

Elle souhaite de nouveau affronter le regard du garçon au chandail jaune. Il est beau, autant que Nathalie. Elle souhaiterait le toucher, passer sa main sur sa peau, la laisser sur ses paupières. Elle voudrait le lécher. Goûte-t-il le sel, la sueur et la vanille? À travers la porte, une odeur de cappuccino à la vanille. Les particules odorantes de la fleur planent dans le restaurant. Ça ne peut être que de la vanille.

Elle le voudrait dans sa chambre. Le regarder se brosser les cheveux pendant des heures, se parfumer, écouter sa voix, probablement rauque, l'entendre lui parler d'elle. Il s'adresserait à elle en la regardant droit dans les yeux. Ce serait une conversation sans échappatoire aucune.

Il maudit Natalia de se métamorphoser en toutes les femmes qu'il croise, la Vietnamiennne au dépanneur, la petite grosse de la bibliothèque, l'étudiante aux cheveux noirs du Cinéma du Parc. Elles ont toutes cette même lueur dans le regard. Ces grands yeux écarquillés qui attendent quelque chose de mieux que lui. Avant Natalia, Véronique. Et avant Véronique, Jade. Thomas ne croise que des spectres de femmes qu'il connaît vaguement, auxquels il appose toujours les traits de Natalia, disparue depuis longtemps. Mais si Thomas rassemblait toutes ces femmes qu'il voit, le résultat final ressemblerait à *Quelconque*.

Dans ce café de la rue Saint-Viateur, Thomas et Virginie observent une fente dans le mur. La même fente. Leurs regards se

joignent sur ce point précis. Tous les deux ont l'impression de le refléter jusqu'à l'autre. Regarde-moi, scrute-moi, décris-moi, qui suis-je à tes yeux?

Le temps s'arrête pour eux, mais le mouvement du café ne cesse pas. Des gens entrent et sortent. Certains restent quelques instants, boivent leur café d'un trait. D'autres saluent des gens qu'ils croisent. Ils se reconnaissent, se tapent sur l'épaule. Dans d'autres circonstances, ils ne s'adresseraient pas la parole, mais ils ont besoin de meubler ces instants précieux, récoltés à coups de travaux faits à toute vitesse, d'appels remis à plus tard. Lorsqu'ils franchiront la porte, le poids de leurs responsabilités retombera sur leurs épaules. Ils marcheront, quelque peu voûtés, jusqu'à leur bureau. Parfois, ils ralentiront le pas, remarqueront une boutique nouvellement ouverte, un tronçon de rue qu'ils ne connaissent pas, puis hâteront le pas.

Ils se regardent, échangent quelques sourires. Ils fraternisent. Chose qu'ils ne font plus depuis longtemps. Ils sont tous des frères, des sœurs, à la recherche d'un moyen de suspendre le temps. Le statut social, le salaire moyen annuel ou la taille de la poitrine de leur épouse ne compte plus. Ils se relancent sans cesse, repoussent l'heure, redeviennent des gamins. Ils se donnent un temps limite, factice. Mais l'heure imminente, grave, ils la gardent gravée dans un coin de leur conscience, jamais ils ne l'outrepasseront. Pendant ces quelques minutes à oublier les obligations, ils s'évaluent. Jamais leurs supérieurs n'oseraient cabotiner comme ils le font avec de purs inconnus. Ils s'esclaffent tous de la même chose, vivent la même chose, repoussent la même chose.

En cet l'après-midi, où tous cherchent à se gaver de paroles jusqu'à les vomir, Thomas et Virginie fixent le mur. Thomas entend les badauds bavarder sur leur sort. Ils sont *trop* absorbés. La jeune fille semble avoir cessé de respirer. Le garçon a la peau translucide. Et ils sentent que les clients cessent de les observer, lassés. Virginie et Thomas sont laissés à eux-mêmes, à nouveau, au milieu de ce tourbillon.

Seuls les meubles restent, assistent au défilement quotidien qui les use un peu plus chaque jour. Des pieds qui noircissent les lattes du vieux bois non traité, des dames solitaires qui cherchent à tuer le temps avant de rentrer chez elles, de la lumière qui nettoie la pièce au fur et à mesure que la journée passe. Les meubles restent, et pourtant s'altèrent. Ils sont parfois remplacés par de nouveaux meubles rétro, mais encore utilisables. Personne n'y porte attention.

DEUXIÈME PARTIE

À REBOURS

CHAPITRE 1

Toutes les fois où elle attend! Un retour d'appel, un homme dans une fête, un regard. Elle frissonne. Des visages d'hommes s'empilent dans sa mémoire, collage de rencontres furtives, sans importance. À maintes reprises, le même scénario : elle dit à ces garçons ce qu'ils veulent entendre, il ne s'agit que d'une nuit, une seule nuit, ils ne se reverront pas, elle promet de ne pas avoir le cœur brisé pour une toute petite rencontre sans lendemain. Elle y croit, elle aussi. Très fort. Le présent n'est jamais aussi léger que lors de ces moments naïfs.

Un matin, le garçon de la veille la quitte, elle jette un regard à la fenêtre, peut-être ralentira-t-il. Il tournera subitement la tête vers son appartement lorsqu'il se souviendra de leurs étreintes. Et s'il n'est pas timide, il lui enverra la main, en guise de promesse. Elle étire le cou, ses paupières se plissent. Il est loin déjà, mais elle guette chez lui l'ébauche du sourire qui transfigure son propre visage. Elle se tâte et imagine que, plus la pression de ses doigts est forte, plus il y a de

chances qu'il le ressente. Le garçon tourne l'intersection de la rue, des feuilles fraîches d'érables le dissimulent. Elle sait que la cadence de ses pas demeure la même, militaire.

Elle court vers le lit. Sous les couvertures, une odeur de sueur. Elle inspire profondément, espère que les images de la nuit passée lui reviendront. Alors qu'ils jouent à faire l'amour, le garçon de la veille soulève le bras au-dessus de la tête de Virginie. Elle lève les yeux. L'odeur est opaque, persistante, elle attaque les narines. Il lui semble la voir flotter dans la pièce. Un souvenir de corps, de muscles, de veines qui transpercent la peau. Elle revoit son visage à elle, la position de son coude contre l'oreiller. Mais l'image, évanescence, s'évanouit. Il ne reste qu'un nuage de senteurs, comme à la campagne, lorsque les effluves de bouse emplissent l'air. Elle y recherche le sucré pour en atténuer la puanteur. Elle pourrait confondre l'odeur de merde avec celle du gazon fraîchement coupé.

Dans le café, les parfums de chacun des clients s'additionnent. Elle parvient à les décortiquer : les oignons coupés la veille, l'irrégularité des douches, le parfum acheté à rabais chez Sears, une trace de savon trop persistante. Les exhalations de tous ces hommes l'étourdissent. Le garçon au chandail jaune aussi. Il empesté la propreté, il doit se laver frénétiquement plusieurs fois par jour. Il se frotte sûrement les jambes, les bras avec un gant, s'asperge de savon liquide, se récurve les ongles de mains et de pieds avec un cure-dent. Mais dans toute cette routine, il parvient à oublier l'essentiel : le voile du détergent qui s'assèche sur la peau.

Le garçon d'une nuit, elle l'attend, même si elle ne peut soutenir son odeur. L'entente de départ lui apparaît ridicule. Il pourrait sonner, entrer dans le portique et la supplier de passer une autre nuit avec lui. Elle jouerait l'embêtement, le malaise, et elle accepterait, ravie. La possibilité qu'elle ne le revoie plus est insupportable. Rencontrer une femme pour ensuite la jeter au petit matin, c'est inadmissible. Il reviendra, pour sûr.

Pendant tout l'après-midi, elle attend, convaincue, heureuse. Les heures de la journée défilent plus rapidement qu'à l'accoutumée. Il travaille le jour, elle suppose. C'est l'heure du souper. Elle prépare un repas pour deux personnes, soulève la pellicule plastique du mets congelé et le dépose dans le four micro-ondes. Le plat ressort fumant. Les voiles de vapeur s'estompent, la nourriture tiédit. Le temps file, mais Virginie croit qu'il s'est arrêté. Elle attend. Les mots se bousculent dans sa tête. Elle finit par plonger sa fourchette dans les pâtes trop cuites, elle engloutit tout le repas. Goût de plastique calciné. Il ne viendra pas, il respecte tristement leur entente.

Virginie retourne à leur lieu de rencontre, un bar quelconque. Elle ne le reconnaît plus. Elle reste immobile dans cette rue où se succèdent les lieux douteux, collés les uns aux autres. Des hommes d'un certain âge sirotent déjà leur grosse bière. Aucune trace de l'homme de la nuit. Elle regrette de ne pas avoir posé les questions d'usage sur son métier, ses intérêts, ses habitudes. Les passants défilent en rangs d'oignons pour faire leurs courses. Elle guette le retour des néons, ils se rallumeront dès l'arrivée du crépuscule. Immobile, elle bloque la masse mouvante des piétons. On la frôle

dangereusement, on l'insulte. Les corps vont et viennent autour d'elle, suivent la cadence; elle rentre chez elle.

Dans le café, Virginie est entourée d'hommes inconnus. Elle voudrait se lever, laisser glisser le marc de son café froid sur Chandail jaune. Mais le café ne sent pas mauvais, au contraire, son parfum la rassure tous les matins, alors qu'elle prend de longues heures pour parvenir à se réveiller. Elle se traîne avec peine jusqu'à la cuisine, les paupières engluées. Elle réchauffe l'eau, la verse dans sa Bodum, attend quelques instants. Lorsque qu'elle sent le liquide chaud rouler dans sa poitrine, une enveloppe thermique la recouvre, un placebo qui rythme les battements de son cœur. Le café est le métronome qui dicte les mouvements quotidiens de Virginie.

L'odeur du café n'est pas assez forte, Virginie voudrait lancer une chaise au visage de Chandail jaune. Le bois ne dégagerait plus d'effluves, qu'un faible relent de colle tellement il est vieux, récupéré dans des ventes de garages. Tout est propre autour d'elle. Les tables luisent d'une solution antibactérienne. Le plancher ne laisse paraître aucune marque de chaussures. Les murs sont fraîchement peints. Mais dans ce café, il n'y a que des légumes, des fruits, des trucs santé. Virginie voudrait disposer d'un t-bone sanglant, bleu, laisser couler le liquide de cuisson sur le visage du garçon. La marinade sucrée engluerait ses cheveux déjà emmêlés. L'émanation écœurante de viande lui monterait aux narines et se mêlerait à celle du savon, toujours persistante. Le contraste parviendrait à la rassurer.

Thomas se souvient d'une odeur de fumée, liée à un événement précis. Ses reproches adressés à Natalia. Un soir, il l'attend. Il se

couche sur le plancher de bois. Il a froid dans le dos, il compte les secondes qui le séparent du retour de Natalia. Lorsqu'il est impatient, il compte trop vite. Il ralentit le rythme et recommence. Sept mille deux cent cinquante-quatre, elle ouvre la porte d'en bas. Sept mille deux cent soixante et un, elle se déchausse. Sept mille deux cent soixante-cinq, elle franchit le pas de la porte du haut. Sept mille deux cent soixante-dix, elle est devant lui. Ce nombre danse dans la tête de Thomas, le reste est noyé dans un tourbillon de rouges. Elle murmure quelque chose. Thomas ne l'entend pas, il continue de parler. Les insultes déferlent, le dos de Natalia se courbe. Elle ne parvient plus à prononcer un mot : ses lèvres s'entrouvrent sur une béance. Pour toute réponse, Natalia se traîne jusqu'au lit, s'y affale.

Elle est couchée, le torse tourné du côté du mur. Thomas pleure en la regardant, soudée aux draps. Il regrette, s'excuse. Silence. Mais ce corps, immobile, l'excite. Ses courbes ondulent sous la couverture. Thomas jurerait qu'il entend des gémissements. Il glisse sa main sur le corps de Natalia. Elle réagit enfin. Ses muscles se tendent, sa peau frissonne. Il désire Natalia, ainsi offerte à lui. Il sent que ses veines vont exploser sous ses tempes. Il a chaud, ses joues rougissent sous la force du désir. Il ne sait comment la prendre, la tenir. Il distingue mal ses formes. Elle fuit dans les interstices du coton lavable à la machine. Thomas rit. Elle trouve toujours une façon de lui échapper. Elle lui glisse entre les mains, incapable de deviner sa stratégie. Les draps sont liquides. Le lit lui apparaît immense.

La bête est prise au piège. Il la tient dans ses bras, seule la couverture les sépare. Natalia est plus petite que jamais. Il tire sur les draps. Elle est en boule. Thomas la déroule comme l'une de ces

poupées de chiffon qui vont choir délicatement sur le plancher. Elle est molle, Thomas la préfère raide. Il tente d'écarter ses jambes. Elle le fait d'elle-même. Thomas entre en elle avec tant d'aisance qu'il en devient doublement excité. Il lui fait l'offrande de son âme, il lui semble. Elle ne dit rien. Le temps passe. Thomas oublie le nombre de whiskies et de bières. Il pousse, il force, il rage. Tout ce don de soi, pour rien. Il se retire. Il s'endort avec des boulets qui fracassent ses tempes et le souvenir amer de l'indifférence de Natalia.

Thomas se souvient des *non* lancinants de Natalia pendant qu'il lui fait l'amour, de son départ abrupt le lendemain. Mais surtout de son indifférence qu'il ne peut supporter. *Quelconque*, à ses côtés, il voudrait la serrer dans ses bras, l'embrasser. Elle est si belle, il ne lui ferait pas de mal. Thomas voudrait seulement lui dire quelque chose d'important, du genre *je regrette*. Mais il ne trouve pas les mots.

CHAPITRE 2

Virginie et Thomas ne se ressemblent pas, mais leurs mouvements se répondent. Thomas bouge les fesses, Virginie remue sur sa chaise. Elle s'étire, il bâille sans raison. Leurs silhouettes se confondent, se juxtaposent, comme chez Virginie et sa sœur jumelle pendant l'enfance.

Petite, on dit sans cesse à Virginie qu'elle et sa sœur font simultanément d'étranges gestes. On leur impose ces robes pareilles, mais de tons différents, les anniversaires communs, les coupes de cheveux semblables.

Chez elle, parfois, elle se demande ce que fait sa sœur. Quatorze heures, Nathalie doit être au boulot depuis longtemps. Le réveil-matin résonne à six heures trente pile. Elle se retourne dans son lit cinq minutes, met son tailleur, se farde le visage pour accentuer cet air juvénile qu'elle cherche toujours à recréer. Elle oublie le déjeuner entre deux tâches ménagères. Présentement, elle travaille, remplit des

dossiers, entasse des chiffres dans des colonnes toujours trop étroites. Elle maudit sa vie conventionnelle. Le soir venu, elle se blottit contre son mari, ils discutent de tout et de rien.

Maintenant, plus personne n'est au fait du passé de Virginie. Elle vit à Montréal, dans un quartier où les visages ne lui rappellent rien. Elle sait que l'anonymat urbain, c'est de la foutaise, mais elle en fait fi. Au début, la ville l'effraie, il y tant d'éléments qu'elle est incapable de comprendre. Elle ratisse les rues pour les amadouer, tente de reconnaître la texture du pavé. Puis elle omet d'enfiler ses chaussures. Elle craint d'abord de se blesser avec les cailloux pointus, elle en apprécie la sensation. L'asphalte chaud, le trottoir plus frais, les fourmis qui grimpent sur ses orteils lorsqu'elle s'assoit sur un banc de la chic rue Bernard. Elle ferme parfois les yeux lorsqu'elle se déplace. Ses mains glissent sur les bâtiments, la brique et le stucco lui écorchent la peau. Elle contourne une maison à l'abandon dont il ne reste plus que des planches de bois humide, souple et doux, travaillé par les intempéries des dernières décennies. Elle continue à tituber vers ce monde à découvrir, vers un détail qui l'enivre. Quelque chose la trouble : une fente si mince entre deux bâtiments qu'elle pourrait ne jamais l'avoir remarquée. Derrière, il y a une rue. Au loin se découpe une étoile de David, perchée au sommet d'un large triplex.

Nathalie ignore où demeure Virginie. Celle-ci revoit leur dernière rencontre. De vieilles histoires refont surface, hors contexte, et empoisonnent leurs retrouvailles, si rares. L'écho des cris d'enfants de leur classe de première année parvient encore à Virginie. On lui hurle des insultes, elle détourne le regard. Nathalie est avec eux,

derrière, les yeux vers le sol, consciente de sa trahison. Plus sa sœur se confond en excuses, plus Virginie rougit et ressent une douleur cuisante dans la poitrine. Elle se souvient de l'alibi que lui procure sa jumelle : la possibilité de laisser parler Nathalie à sa place, de lui déléguer ses tâches à accomplir, de vivre à travers elle sans jamais s'impliquer vraiment face aux autres. Sœur paravent. La voix de sa jumelle, sa tonalité, sa chaleur, elle les reproduit avec tant de facilité. On encourage Virginie à imiter sa sœur : joli spectacle enfantin. Et lorsque les applaudissements cessent, Virginie poursuit le manège. Elle laisse à sa sœur la première place, alors qu'elle se faufile derrière. Si la tapisserie pouvait l'absorber, elle s'y enfoncerait et se contenterait d'observer les gamins. Elle cultive cette distance comme un cadeau précieux. Tout cela, Virginie pourrait le dire à Nathalie, mais elle demeure muette. Il est trop tard. Comment revenir en arrière?

Cet après-midi, dans le café, elle voudrait se faire mal pour qu'il reste les traces rouges de ses doigts sur sa peau. C'est bien cela, le problème, elle n'a rien à reprocher à sœur. Et elle l'évite depuis. Un enfant va de table en table. Il parle avec les clients. Sa chevelure dorée ondule lorsqu'il donne un coup de tête vers l'arrière pour prendre un air sérieux. *Qu'est-ce que tu fais dans la vie? Où tu as acheté ta chemise? Tu as des enfants?* Et ses commentaires se transforment au gré des rencontres. Il complimente une femme aux yeux bleus. Il est impressionné par les biceps d'un homme. Lentement, les sourires se dessinent sur les visages. Il en serait autrement si le petit garçon louchait ou souffrait d'un surplus de poids, mais il a la chance d'avoir une beauté typiquement enfantine :

finesse des traits, pommettes roses, taches de rousseur éparses sur le nez, grands yeux. Le petit garçon passe d'une table à l'autre, mais ne voit pas Virginie, il ne s'arrête pas devant elle. Elle réussit à se confondre parmi les meubles. On ne la remarque tout simplement plus.

Parfois, Virginie voudrait revoir sa soeur. Elle doit s'en empêcher. La disparition mène à l'oubli. Peu à peu, elle réécrit son passé en le modifiant, simplement. Un matin, elle croit l'apercevoir. Le pas pressé, sa sœur tire par la main un gamin de trois ans. L'enfant regarde le sol et manque de tomber à chacun de ses mouvements. Il fait tour à tour de courtes et de longues enjambées. Ils se croiseront, c'est inévitable. Virginie fera semblant de ne pas reconnaître sa sœur. Elle lui infligera une dernière blessure. Mais Virginie se glisse plutôt dans une entrée de commerce. Elle ferme les yeux, dans l'espoir de se rendre invisible. Sa sœur change de côté avant qu'elle ne soit rendue près d'elle. Virginie l'aurait saluée, poliment, elle croit.

Alors que l'enfant du café passe devant elle, elle tend la main vers lui, trace les contours de sa silhouette. Il ressemble à son neveu, tous les enfants se ressemblent. Mais le garçon continue son parcours, stoppe devant Chandail jaune. Ses yeux plongent dans ceux de l'homme. Le corps du gamin s'immobilise contre le mur. Il remue les lèvres sans rien dire. Des sons sortent de son ventre plutôt que de sa bouche. Thomas l'hypnotise. Il joue à l'imiter jusqu'à ce que sa mère le ramène de force à sa table.

Virginie souhaiterait que l'enfant la regarde, lui parle. Les gamins ne sont-ils pas supposés être spontanés? Mais s'il portait attention à

Virginie, elle ne saurait quoi répondre, l'enfant le devine sans doute. Elle se contenterait d'un sourire timide, d'une petite tape maladroite sur l'épaule, suivi d'un long silence. Virginie aimerait mieux que les enfants demeurent idiots jusqu'à l'adolescence.

CHAPITRE 3

Les feuilles de Virginie sont toujours aussi blanches. Toutes ces minutes, ces heures perdues à rêvasser! Chandail jaune doit bien porter un nom. Elle est incapable de deviner comment il s'appelle, aucun prénom ne semble lui convenir. Est-il possible de vivre sans nom? Virginie s'accroche au sien. Elle n'est qu'une feuille blanche, comme toutes les autres, une feuille signée dans le bas d'un trait quasi invisible. Il faut regarder la signature de près, la sentir presque. Virginie ne pourrait vivre sans son nom.

Présentement, deux personnages se font face : personnage Virginie et personnage sans nom qui porte un chandail jaune. L'homme se lève, range sa chaise sous la table. Il se déplace vers Virginie, se penche, respire. Et il lui parle, d'une voix rauque d'abord, puis grave et douce. Personnage Virginie écoute, attentivement, mais les paroles sont inaudibles. Elle ne comprend pas. Elle tire la langue de l'homme sans nom, elle veut savoir comment il s'appelle. Elle le supplie, en vain. Toujours ce charabia qui sort de sa bouche à lui.

Elle renonce. Personnage Virginie croise les bras, attend. Le bruit se décortique, fait sens. Voici un murmure mieux articulé qu'un autre, elle comprend. Il n'a pas de nom et, au fond, qu'est-ce que ça change? Il ne disparaîtra pas pour autant. Il est là, bien tangible, et c'est tout ce qui compte. Elle non plus ne risque pas de s'évaporer. Elle est là, tangible, c'est tout ce qui compte.

Les feuilles de Virginie sont maintenant un fouillis, une suite de paragraphes désordonnés. Mais il n'y a plus de blanc.

Thomas se sent seul. La femme à ses côtés ne lui porte plus attention. Elle gribouille des mots, des phrases. Peut-être écrit-elle sur lui. Elle le traite de tous les noms, le trouve grotesque, affreux. Que des lignes d'injures directement adressées à Thomas, pour l'humilier. Elle épinglera la feuille sur l'un des murs du café. Et tous la liront, riront aux éclats. Thomas ne pourra plus jamais revenir ici. Il devra rester encore plus longtemps dans son appartement et il ne pourra le supporter. Malgré le froid qui s'installe, il voudrait dormir à la belle étoile tous les soirs. Il deviendrait immunisé.

Virginie a l'habitude de ces feuilles gribouillées. Un bref moment d'inspiration. Elle laisse débouler les mots sur la page. Rien n'a de sens, alors elle jette tout. Elle ne regrette pas son geste, elle aurait trop peur de relire ses courts textes, témoins de ces journées à ne rien faire. Mais cette page, elle la gardera. Elle veut se souvenir. Elle qui oublie toujours tout, elle apprendra par cœur ces phrases qui ne sont ni belles ni intéressantes. Chaque mot la rapprochera de cet après-midi. Virginie voudrait ralentir le temps, continuer à placer des

mots anodins dans son cahier et sentir le regard de Chandail jaune, un peu plus pressant à chaque nouvelle minute.

Thomas voudrait se lever et supplier *Quelconque* de cesser d'écrire. Elle n'a pas le droit de garder une trace de ce moment. Eux seuls doivent en conserver le souvenir. Il ne veut pas qu'elle montre cette feuille à un amant. Il veut se rappeler doucement de cet après-midi au détour d'une rue, en croisant une femme qui ressemble à *Quelconque*.

CHAPITRE 4

Thomas file aux toilettes. Lorsqu'il se retient très longtemps, c'est la douleur, puis son pénis se gonfle de plaisir. Aujourd'hui, la pression est trop forte. Alors qu'il se passe derrière elle, *Quelconque* tourne la tête. Elle ne le regarde pas, ses yeux fixent un point à l'horizon. Thomas court, presque. Lorsqu'il s'assoit sur le siège, rien ne sort. Il évacue plutôt tout ce que se trouve dans ses entrailles. Dans la cuvette, une nature morte de sa vie évanouie, passée. Des jours et des jours à contempler les morts quotidiennes évacuées par le courant. Il pose une main sur la chasse. Un dernier tourbillon, puis rien.

Thomas se sent vide. Tous les clients s'en apercevront. Il voudrait se coucher sur le plancher de bois et laisser le temps passer. Il n'aura plus la force de se braquer. Il se préparera à accueillir la violence, les gens se jetteront sur lui, le piétineront. Les pieds s'enfonceront dans son ventre. La poussière marquera son visage, comme un tatouage.

Lorsqu'ils font l'amour, Thomas demande souvent à Natalia de le frapper. Une douleur aiguë envahit son corps. Thomas ne peut dire d'où elle vient, si ce sont les ongles contre la peau de son omoplate ou le pincement de son ventre qui lui donnent envie de crier et de frapper à son tour. Et il n'y a que lui et la douleur. La souffrance devient un réconfort. Plus elle prend de place, plus Thomas se fait petit pour la supporter. Il murmure *encore et encore*. Le rythme ne doit pas être rompu. Ses lèvres rappellent à Natalia de continuer. Au début, il lui arrive de rendre les coups. Natalia hurle, Natalia pleure. Il s'en veut, promet de ne plus recommencer. Il la laisse faire, toute seule. Il pourrait continuer ainsi pendant des heures, seulement Natalia refuse d'employer d'autres armes que ses mains. Le don de souffrance a ses limites.

Le soleil baigne le café en entier, il engourdit Virginie. Elle voudrait encore dormir. Déterminer la nature des ombres sous ses paupières, attraper ces animaux volatiles. La lumière transperce sa rétine et plonge dans son iris pâle. Le soleil donne la migraine à Thomas. Même de dos, il ressent la souffrance. Au moindre mouvement contraire, elle le rattrape. De son côté, Virginie est incapable d'affronter la clarté. L'été, elle sort le soir, mais lorsque que tous s'engouffrent sur des terrasses et dénudent leur corps pour laisser le soleil brunir leur peau, elle se cale dans un fauteuil sur le balcon et elle ferme les yeux. Elle veut dormir.

Thomas lève le bras et le tend à angle droit, puis l'étire pour toucher le mur. Il pourrait s'y appuyer de tout son poids. Thomas voudrait toucher *Quelconque*. Sentir le grain de sa peau, les trous laissés par l'acné pubère. Il y glisserait sa main. Il les parcourrait.

Chaque défaut lui raconterait une histoire. Et il y aurait sous la peau une douceur qu'il n'aurait pas remarquée d'abord. Oui, Thomas voudrait toucher *Quelconque*. Il glisserait sa main sur son visage, fermerait les yeux. Il devinerait sans qu'elle n'ait à lui dire quoi que ce soit. Dans le trou droit, sur le haut de la pommette, la première catastrophe, le désir de s'enfouir dans l'anonymat. Puis il poserait ses mains sur ses doigts de gamine. Retour à l'enfance de *Quelconque*, Thomas l'imagine, elle est déjà inquiète, nerveuse, mais elle tente de l'oublier. Surtout ne pas se souvenir de cette période. Elle l'affronte à sa manière, en fermant les yeux. Elle marche vite, à l'école secondaire, sans s'arrêter, ainsi personne ne peut la voir.

Dans le trou gauche, en dessous de la joue, la première déception amoureuse. Elle se tartine de fond de teint trop foncé pour elle, elle prend celui de sa mère. Ce qui lui donne un teint d'extra-terrestre. Ses vêtements, si beaux sur les mannequins de boutique, pendouillent sur son corps disproportionné. Elle veut être belle, mais elle fait tout pour gâcher son effet. Elle ne voit que son compagnon de classe. Il est laid, mais elle se fait jolie pour lui. Elle lui crée une fausse personnalité. L'après-midi, l'espoir de le croiser. Elle se terre derrière les casiers, elle l'observe en s'abreuvant à la fontaine, elle sourit. Un jour, il la remarquera, elle, parmi toutes les autres. Resplendissante.

Dans le trou qui creuse son menton, l'abandon. Un jour, elle cesse d'attendre. Il est anodin, ce jour, tout petit, minuscule dans l'échelle de son existence, il est inscrit dans la peau, rien à dire et pourtant il est là, il marque son visage, lui donne une tristesse

inélucltable. Thomas fermerait les yeux pour sentir toutes ces irrégularités sous sa main.

Sans s'en rendre compte, Virginie pointe la tête vers Thomas. S'il la touchait, elle romprait le voile du silence. Elle prie pour qu'il se retourne, le regarde droit dans les yeux, encore. Elle veut qu'il lui dise quelque chose, n'importe quoi, un détail insignifiant, *vous avez une miette à la commissure de la bouche, mademoiselle*. Qu'il pose un geste, bon sang. Son corps tremble. La chaise, elle aussi, se mettra bientôt à vibrer contre le sol, les murs aussi. Et le garçon devra s'en apercevoir. Il réagira.

Les tremblements cessent. Son corps ne possède pas l'énergie nécessaire pour se faire remarquer. Les clients passent et repartent. D'autres restent, savourent le temps présent. Virginie sent qu'on les remarque, elle et Thomas, dans une même posture, immobiles. Ils s'imaginent le début ou la fin d'une relation. Quelque chose qui se construit et se défait. Le garçon au chandail jaune, l'œil morne. Elle, les yeux levés vers le plafond, une trace de sourire sur les lèvres. Mais ils ne parlent toujours pas.

Thomas ressent tout à coup une harmonie totale. Le café devient un cliché de ce que devrait être un tel lieu : le va-et-vient des serveurs au milieu d'une vague de clients inattendus, les groupes, les couples heureux de parler du travail en dehors du bureau, le soleil de fin d'après-midi qui menace d'abandonner le café.

Un homme entre, silhouette filiforme, chevelure et peau noire, un peu sale. Il mendie des cigarettes, il se promène de client en client, leur jette un regard fugitif, incertain. Une vague de gens le

repoussent avec un sourire d'excuse et de malaise. Un bien maigre butin l'attend : une seule cigarette. Son regard s'allume, il grille le bâtonnet de tabac, jouit de chaque bouffée. Sur son visage, un halo de satisfaction. Ses lèvres s'agitent. Et puis sa voix déferle, charabia d'abord incompréhensible. Des bouts de phrases lancées ici et là, sans aucun sens. Chez les clients, tout pour éviter de croiser son regard : le plancher provoque soudainement un intérêt particulier.

Il passe sa main dans ses cheveux emmêlés. Son regard est nerveux, se pose un peu partout, mais ne croise aucun regard en retour. Personne pour lui répondre. Sa tête tangué dans tous les sens. Une musique le berce. Il ricane, dévoile ses canines jaunies. Il parle de solitude, de communion, puis arrête et s'échoue sur un tabouret. Il semble oublier, il sourit.

Thomas ne le voit pas. Virginie l'envie. Il s'impose dans un lieu qui pourtant le rejette.

CHAPITRE 5

Bientôt, le soleil se cachera derrière les immeubles. La rue s'assombrira, le ciel sera éclairé par les dernières lueurs de la journée. Les lampadaires s'allumeront un à un, effet domino. Quelques heures plus tard, un employé de café se dirigera vers le contrôle central et abaissera chacun des interrupteurs. La lumière naturelle sera remplacée par la lumière artificielle. Virginie est incapable d'articuler un seul mot. La machinerie est intacte, les muscles de ses lèvres sont bien tendus, prêts à les entrouvrir; ses cordes vocales, arquées. Et pourtant, elle ne parlera pas, sa voix s'éteint dans la morbidité de l'après-midi.

Elle ne veut plus de la noirceur. Elle ne peut imaginer le café dans l'obscurité, comme dans un voile qui l'asphyxierait dès le crépuscule. La nuit, c'est le roulement des voitures, le claquement des souliers durs, les piétons qui rentrent chez eux après des heures à boire de l'amertume ou à travailler dans les *sweatshops* au milieu du Mile-End. Les voix qui se fracassent contre le silence et s'éteignent

à l'aube. C'est le désespoir de ne jamais revoir le jour, personne ne se trouve tout près. La recherche d'un dernier contact sur Internet, avant de ne jamais se réveiller, peut-être. Une correspondance lointaine, au Japon, là où l'après-midi est à son zénith. Elle voudrait se retrouver là-bas, dans un café semblable à celui-ci. Elle voguerait de pays en pays, d'après-midi en après-midi. La nuit ne serait plus jamais la nuit.

Elle éviterait l'insomnie, la crainte de se lever, d'être incapable de dormir à nouveau, la lutte. L'attention flanche, les idées se multiplient, détournent du but premier : résister jusqu'à la vue du soleil. L'hiver, le petit matin ne vient jamais. L'été, la lutte est quasi amusante. Malgré la noirceur, le soleil ne semble jamais trop loin. Les paupières tombent d'elles-mêmes, les yeux s'assèchent. Il faut rester éveillé. Les objets tourbillonnent, la nausée s'installe. Elle attend que le soleil se lève, et alors elle sombre dans un sommeil vide.

Une nuit, elle rêve d'une rencontre. Elle est belle à en couper le souffle. Elle ne coince pas systématiquement les plis de son ventre entre ses doigts pour s'assurer que les bourrelets demeurent imperceptibles. Ses cheveux encadrent parfaitement son visage, pas de mèche rebelle, pas de frisottis qui gâchent le lissage qu'elle entreprend tous les jours. Et ses joues, rouges, éclatent de lumière. Non, elles réfléchissent la lumière, plutôt. Elle marche jusqu'à la table. Sur le sol dégarni, pas d'obstacle. Ou s'il y en a, ses pieds, bien droits, les contournent sans heurts. Les gens se retournent sur elle. Et un homme lui adresse la parole. Non, c'est elle qui parle la première. Une phrase courte, directe, qui la rend belle à en mourir. *Je te connais depuis longtemps.*

Elle devine qui il est, ce port de tête. Une phrase roule dans sa bouche tous les soirs, une toute petite phrase qui change constamment. Et sa mâchoire s'ouvre, elle dit la phrase. Et lui acquiesce. Ou dodeline de la tête, ou tire une bouffée de sa cigarette. Mais dans chacun de ses gestes, il y a une certitude. Dans son rêve, l'homme n'a pas de visage. Et maintenant que Chandail jaune est devant elle, Virginie sait que ça ne peut être que lui. Seulement, elle ne le reconnaît pas tout de suite.

Thomas doute. On lui répète qu'il est impossible de ne pas rêver. Mais tous ces mois sans un seul rêve, sans une image, un flash, une poussière de songe. Rien. Qu'un sommeil opaque, noir, où toutes les couleurs se fondent. Thomas se souvient de dormir, sans plus. Désespéré, il glisse sur sa table de chevet un carnet et un crayon. Au beau milieu de la nuit, il se réveillera. Il tracera sur le papier des mots. Mais Thomas, lorsqu'il dort, ne se réveille pas.

Il pense à elle, Natalia, il se met à désirer d'autres femmes, mais quand il leur fait l'amour, il revient inévitablement à elle. Il voudrait n'en entendre aucune autre crier dans le creux de son oreille. Les longues jambes dorées, la taille fine de Natalia, il les retrouve le jour dans la rue. Les femmes sont toutes belles, pressées par le temps. Elles regardent droit devant, et Thomas ne parvient pas à capter leur regard. Ces femmes le séduisent. Leurs jambes luisantes de lumière, les cheveux décoiffés par le vent de la marche. Thomas suit le mouvement des corps, il les frôle pour humer une parcelle de leur beauté. Natalia disparaît doucement de sa mémoire. Il espère enserrer une mèche de cheveux dans la brise automnale. Le souvenir du printemps explose à travers des jambes blanches, des épaules

rousselées, des genoux, des cous, des hanches, les sillons bien découpés dans le bas du dos qu'il peut suivre tout un après-midi. Des femmes disloquées. Des seins délicieusement galbés flottent jusqu'à lui. Plus haut, une mâchoire carrée et une trace de pilosité mal dissimulée.

La femme du café, il la coucherait doucement sur son lit. Du bout de ses doigts, il lisserait ses cheveux, encore et encore. Et il tracerait les contours de sa silhouette. De cette façon, il ne l'oublierait jamais. Il pourrait la dessiner les yeux fermés sur le papier, sur les murs, dans le vide. Il la prendrait en photo de tous les angles. Il embrasserait chaque recoin de son corps. Et il attendrait de comprendre ce qu'elle veut. Il écouterait ses ondulations, ses gémissements, mais surtout il la fixerait dans les yeux. Seul le regard les dirigerait. Il oscillerait des yeux vers son ventre, qui tressaillirait. Un autre mouvement des yeux, le corps de Virginie prendrait possession de son regard propre.

Et il ne l'aurait pas encore touchée.

Virginie sent le corps de Chandail jaune à ses côtés, amalgame de chair, de sang, de battements puissants. Elle le pousserait contre le mur. Le corps longiligne s'écraserait contre le béton armé. Ses doigts glisseraient sur le tissu et tenteraient de déboutonner la chemise, les pantalons. Elle n'y parviendrait pas, alors il l'aiderait. Elle glisserait ses lèvres contre sa peau. La salive se répandrait sur lui. Elle le giflerait de toutes ses forces. On entendrait la paume contre son corps humide, comme si elle le frappait dans un hammam. Il ne crierait pas. Ses petits poignets ne parviendraient pas à lui faire mal.

Il en redemanderait. Les coups rythmeraient le reste de la représentation. Parfois, c'est lui qui la frapperait, doucement, dans le bas du dos. Et les coups viendraient d'eux-mêmes, ils oublieraient qui les donne. Il lui attacherait les cheveux pour bien scruter son visage. La pièce refléterait leurs ébats. Ils se verraient de tous les côtés, décideraient de fermer les yeux, d'arrêter de voir ce qu'ils font pour deviner la réaction de l'autre.

Chandail jaune lui agripperait les fesses. Il serait surpris que cela puisse être possible sur un corps si frêle, les creux d'une cellulite précoce, les vergetures transparentes. Elle n'oserait pas y penser, parce qu'elle aurait honte. Accepter les imperfections, les boutons, relents d'une adolescence à peine passée. Sa peau exhalerait une nouvelle odeur. Un haut-le-cœur lui viendrait tout à coup, mais elle passerait outre. Il n'y aurait que son parfum à elle. Elle oublierait les odeurs secondaires, celles de cet homme.

Thomas oublierait Natalia pour de bon. Elle serait elle. Il ignore son nom : Julie, Véronique, Mélanie? Et s'il était particulier? Sacha, Adèle, Muguet? Si elle avait un nom banal, anonyme, un nom qu'il déteste? Tous ceux qui commencent par Marie. Toutes les femmes ont un nom. L'identifier serait inutile. Un visage bien défini. Il la reconnaîtrait parmi toutes les autres. Il lui dirait de crier : *Thomas*, un long cri guttural qui remonterait le long de sa gorge, échouerait sur ses lèvres. Il entendrait la sonorité de son nom dans ses oreilles. Puis il crierait son nom à elle. Il saurait qui elle est. Elle écarterait les cuisses. Il se glisserait en elle. Elle acquiescerait. Et la scène se terminerait là, avec ou sans jouissance. Ils ne se verraient plus, ne se toucheraient plus.

Virginie frissonne. Elle est convaincue qu'on observe ses mouvements. Thomas, lui, est essoufflé. Il éjacule dans son pantalon.

CHAPITRE 6

Thomas et Virginie attendent un mouvement de l'autre. Si Thomas se lève, Virginie lui tirera la manche. Elle s'obligera à lui parler. Elle devra lâcher un mot. Enfin, elle pourra lui faire entendre les sons qui sortent de sa bouche. Un râlement d'abord, puis une note constante pour qu'il la perçoive bien. Ce sera le cadeau de Virginie, la tonalité de sa voix. Il devra la cueillir, comprendre la signification d'un tel don. Puis ils n'auront plus jamais besoin de prononcer un seul mot.

Si Virginie se lève, il la laissera partir. Thomas retient toujours les gens de force, mais il n'en a plus envie. Qu'elle vive, sans lui, sans qu'il ne s'impose à elle. La vie reprendra son cours, différemment. Il pensera toujours à elle lorsqu'il sortira désormais dans la rue, anxieux de la croiser, de lui sourire. Il la cherchera dans les rues de Montréal, oui. Les jours passeront et il oubliera ses traits, comme chaque fois où il espère se souvenir. Seule une petite image floue

traînera dans le fond de sa tête. Un jour, il la croisera, ou tout simplement quelqu'un qui lui ressemble : ce nez comme le sien, ce froncement des sourcils comme le sien. Les sentiments surgiront, résidus du passé.

En sortant, Virginie choisira une feuille. Elle affûtera un crayon à la mine foncée, prendra une large respiration. Et puis quelques mots. Des mots qu'elle aimera. Une trace de cet après-midi qui ne s'effacera jamais. Pour une fois, elle dira tout. Peu importe qu'elle soit la seule à y comprendre quelque chose. C'est à elle qu'elle écrira. Elle laissera traîner cette feuille dans le bordel de son appartement. La feuille se mêlera à l'espace, fera battre le cœur des jours à venir. Virginie voudra oublier Chandail jaune, alors que la feuille lui rappellera cet après-midi dans ce café de la rue Saint-Viateur.

Thomas ne veut pas penser au moment où il sortira. Il veut se retrouver tout de suite sur Saint-Viateur. Il se voit déjà remonter la rue, reconnaître des gens. Les commerçants le saluent et lui aussi. Il marche, oublie pourquoi il est dehors. Les voitures en arrière-fond marquent le rythme de ses pas, se transforment en vagues mécaniques. La tôle se fait entendre lors des freinages, des collisions. Thomas souhaite entendre des chocs, des gifles autour de lui. Il vogue sur le trottoir. Est-ce un homme qui lève son chapeau sur son passage? Dans un long intervalle de sons, d'odeurs et de musique, il se retrouve devant sa porte. Il refuse d'entrer. Chez lui, il voudrait marcher pour le restant de ses jours, seulement continuer à avancer, cesser de vieillir.

Virginie pense partir la première. Elle ressent la tension de la fin imminente. Elle doit se lever, ne rien attendre de Chandail jaune, prendre les devants. Elle regardera droit devant. Elle ira chez elle ou chez sa sœur peut-être. Elle parlera, elle en est sûre, mais pas tout de suite. Le silence, elle en fait des réserves. La lourdeur du moment la charme, elle l'aime, comme lorsqu'un garçon lui plaît et qu'elle lui plaît en retour, mais n'ose pas le dire. Ce moment d'inconfort, cette seconde d'irrésolu, elle souhaite le vivre encore.

Plus de bruit dans le café, comme dans un film de suspense. La fin est proche, Thomas et Virginie le sentent. Ils se retournent l'un vers l'autre, se regardent maintenant. Cette impression de se connaître. De s'aimer depuis longtemps déjà. Comme un frère jumeau ou un ancien amant. Une sœur jumelle ou une ex-maîtresse. Une fraction de seconde, ils se regardent. Se reconnaissent. Ils ne se souviennent plus d'où, mais ils en sont certains. Elle voudrait le retenir, elle tend sa main, pourtant fixe, vers lui. Mais trop tard, le voilà qui pousse la porte, traverse la rue. Il retiendra son souffle tant que le café sera visible derrière lui. S'il pouvait ne plus jamais respirer, il le ferait. Il voudrait toujours se souvenir de cet après-midi semblable à tous les autres.

Toujours ce silence. Les gens parlent, marchent, continuent leur train-train quotidien. Mais il y a un décalage entre l'image et le bruit. Ne reste que cette bulle de quiétude qui enveloppe Virginie et Thomas. Pas d'accident, pas de bombe nucléaire qui tombe sur Montréal aujourd'hui. Thomas ne veut rien oublier, il marche, sans regarder derrière. Virginie sait qu'elle ne vivra plus un après-midi comme celui-ci. Du fond de sa gorge monte un murmure si faible que

personne ne l'entend. Un adieu peut-être, ou rien. Le jour qui baisse son voile, tranquillement. Le soleil se couchera ce soir derrière les triplex de la rue de l'Esplanade, comme d'habitude. Oui, vraiment, il manque de bombes à Montréal aujourd'hui.

SE JETER DANS LE VIDE



Un homme dans l'espace! Le peintre de l'espace se jette dans le vide! 1960, action artistique d'Yves Klein, photomontage noir et blanc de Harry Shunk et John Kender, 27 x 21 cm, collection particulière.

À l'automne 2006, au Centre Pompidou, a eu lieu l'exposition *Corps, couleur, immatériel*, consacrée à Yves Klein. Au fil des salles, j'ai découvert les célèbres peintures et sculptures de l'artiste français. Et pourtant, c'est la photographie «Un homme dans l'espace! Le peintre de l'espace se jette dans le vide!» qui a retenu mon attention. En pleine rue, Yves Klein se jette du haut d'une fenêtre. Il a les bras en l'air, ses pieds touchent encore le rebord de la fenêtre; il vient tout juste de s'élancer, alors qu'un passant, un cycliste, roule en arrière-plan, sans le voir. Plutôt que d'afficher une crainte face à une chute imminente, Klein donne l'impression de s'envoler.

Dans cette photographie, datant de 1960, le peintre fait lui-même l'expérience de l'espace. Il se met en scène en sautant. Il arque son corps de telle façon qu'il ressemble à un oiseau qui prend son envol. Geste ambigu pour le spectateur, inquiet d'une chute qui pourrait s'avérer fatale. Geste surprenant parce qu'il tranche avec ce que la photographie représente : une rue paisible, bourgeoise, de la banlieue parisienne où un cycliste poursuit tranquillement sa route, sans se douter de ce qui se trame derrière lui.

Cette photographie est atypique dans l'œuvre de Klein, connu surtout pour son fameux bleu IKB — International Klein Blue — qu'il utilise dans ses toiles totalement bleues, mais également lors de performances, où il enduit de bleu des femmes qu'il couche sur une toile. Les femmes s'ébattent alors, laissant la trace de leurs mouvements sur la toile.

Le bleu, il l'utilise aussi lors du vernissage *Le vide*, le 28 avril 1958, chez la galeriste Iris Clert : à l'intérieur d'une salle d'exposition

peinte complètement en blanc, il dissémine partout des éléments de son bleu IKB : « Vitrine, dais au-dessus du porche d'entrée, cocktail à base de bleu de méthylène¹ ». Il cherche à aller plus loin que la simple expérience du vide : il veut le remplir. Mais comment y arriver ? Voilà sa question. Il utilise ce bleu qui, pour lui, représente l'immatériel :

[...] le bleu est essentiel pour atteindre la sensibilité pure, immatérielle, cette âme indéfinissable dont parle le peintre Eugène Delacroix dans son journal en 1863, une référence pour Klein. 'Vous pensez que la peinture est un art matériel parce que vous ne voyez qu'avec *les yeux du corps* ces lignes, ces figures, ces couleurs' : ces mots résonnent comme s'ils étaient ceux de Klein.²

Le bleu vient donc remplir le vide chez Klein. Mais dans la photographie, plutôt que d'employer le bleu, c'est lui-même qu'il met en scène, en se jetant du haut d'un premier étage. Certains critiques lui ont reproché d'avoir truqué la photographie. Klein s'est bel et bien jeté de la fenêtre, mais un filet l'attendait en bas, soutenu par des amis judokas. S'il a effacé de la photographie le filet par la suite, c'est parce qu'il ne voulait pas que le regard du spectateur se concentre sur la chute, mais plutôt sur l'instant du saut.

Le spectateur ne sait pas ce qui arrive ensuite : l'accent est mis sur le geste lui-même, suspendu à jamais. En se mettant en scène, Klein a voulu faire plus que visualiser l'espace ou l'intellectualiser, ce qui est nécessaire pour le peindre, avance-t-il. Il a voulu faire l'expérience de l'espace pour en observer toutes les facettes, en mesurer les limites.

¹ Collectif, *Yves Klein : Corps, couleur, immatériel, l'exposition*, cahier d'exposition (Paris, Centre Pompidou, 5 octobre 2006-5 février 2007), Paris, Centre Pompidou, 2007, p. 52.

² *Ibid.*, p. 52 et 54.

En exergue de la photographie, Klein écrit : « [le peintre de l'espace] doit y aller par lui-même, avec une force individuelle autonome, en un mot il doit être capable de léviter³ ». Bref, l'artiste doit être capable de plonger dans son environnement direct. Il doit observer la matière qui l'entoure, en éprouver le grain, la texture, ce qui lui permet de rendre quelque chose de nouveau, de ressenti.

L'espace devient alors pour Klein le fondement de son acte créateur. Dans le vide, son corps perd sa gravité, il peut affronter l'immatériel qui se présente à lui. Tout est dans l'aérien, dans le flottement. La photographie «Un homme dans l'espace! Le peintre de l'espace se jette dans le vide!» est justement la représentation de l'espace tel que le conçoit Klein :

À partir d'une photographie prise par Harry Shunk en banlieue parisienne, Klein crée une œuvre immatérielle; ce geste libérateur, qui échappe à la chute et frappe par cet envol, résulte d'un photomontage qui substitue à une bâche tendue par des amis judokas pour réceptionner [sic] l'artiste, une rue animée par un cycliste de dos. Mais qu'importe, Klein a vraiment pris son élan, a fait corps avec le ciel sans supercherie, en pleine conquête technique de l'espace, deux ans après le lancement du premier satellite artificiel Spoutnik un et quelques jours après le premier vol de la chienne Laïka.⁴

*

La façon d'entrevoir l'espace chez Klein rejoint ma propre façon de concevoir l'écriture. Je veux d'abord plonger dans l'espace de la

³ Vanessa Morrisset, Article Internet, Klein et l'expérience du vide : « Un homme dans l'espace! » <http://www.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-Klein/ENS-klein.htm>, consulté en janvier 2009.

⁴ Collectif, *Yves Klein : Corps, couleur, immatériel, l'exposition*, p. 54.

création, être obligée d'y faire face. Mais qu'est-ce que l'espace de l'écriture? Comment faire l'expérience de la création? Je me suis rendue dans un café pour écrire, de façon à travailler à partir de l'expérience, si précieuse à Klein. Ainsi, j'ai observé directement les mouvements présents dans l'espace du café.

J'étais entourée par les murs, par les gens, le bruit, les odeurs. Tant de choses se produisaient en même temps, il y avait une ambiance vivante qui ne me permettait pas de comprendre, de saisir tout ce qui se passait. Pour y travailler, je me suis intéressée aux détails, à ce qui apparaît sans importance, mais qui tranche avec le décor.

*

Selon Yves Klein, le fait d'expérimenter l'espace physique permet de découvrir ce qui y est caché. L'artiste saute dans le vide pour saisir ce qui se trame autour de lui. Peu lui importe d'être ébloui par la nouveauté ou l'étrange, c'est l'expérience elle-même qui devient source de création.

J'ai donc décidé d'écrire dans un café. À travers mon texte, je voulais traduire ma perception de l'espace, essayer de la comprendre, d'aller plus loin, de dépasser les clichés. Comme l'action du roman se passe dans un café, ma propre expérience et celle présente dans le texte se rejoignent : il se crée un point de rencontre. J'ai assisté moi-même en quelque sorte à ce que pouvaient vivre possiblement mes personnages.

*

Le café, j'y ai passé des heures à écrire, à lire ou à discuter. Cette capacité d'être à la fois concentrée devant mes travaux et attentive au monde extérieur me fascine, comme si deux mondes se bouscullaient dans ma tête, prenant chacun le contrôle. Car, comme l'affirme Brigitte Krulic, le café est un « lieu de rencontre qui autorise la combinaison de ces deux états en apparence inconciliables — rester seul et silencieux sans se sentir seul au milieu des autres —, le café esquisse des connivences qui s'inscrivent dans la sociabilité la plus banale du quotidien⁵».

Le café me fait vivre des tensions intérieures : je réagis à l'espace, à mes sentiments, aux idées qui me viennent. Le café me fait vivre aussi des tensions extérieures : il agit sur moi; le bruit, les odeurs, les gens qui passent me poussent à réagir. Et puis ces tensions se confondent, se mêlent : il est impossible d'en déterminer les sources. Dans le café, je change nécessairement le cours des événements habituels : mes mouvements, mes actes altèrent le milieu. Je peux alors cogiter sur les problèmes, sur l'impact de l'extérieur, qui produit aussi des effets sur moi. Ainsi, le café me permet d'écrire sur la confrontation du dedans et du dehors. Ces tensions sont au centre de mon processus; elles le nourrissent.

*

Si j'ai choisi le café comme *endroit* d'écriture, c'est qu'il est un espace fertile, où toutes sortes de gens se croisent, s'observent,

⁵ Brigitte Krulic, *Europe, lieux communs : Cafés, gares, jardins publics*, coll. « Mutations », Paris, Autrement, 2004, p. 15.

s'ignorent. Mais c'est surtout parce qu'il est en perpétuel mouvement. Le temps qui passe modifie l'environnement. Le passant se donne le droit de rêver dans le café. Ailleurs, il doit travailler, écouter, cuisiner, mais là, il ne se sent plus coupable de s'arrêter, de se laisser aller à sa rêverie. Le café m'apparaît comme l'endroit romanesque idéal pour une rencontre entre deux inconnus. Rarement des gens osent-ils s'aborder dans la vie courante, toujours mouvante, toujours rapide. Tout est possible dans le café puisque chaque nouvel événement modifie la relation qu'on a à l'espace, irrémédiablement.

*

Je tente d'écrire dans un café de la rue Bernard. La journée est belle, les mots s'additionnent dans mon cahier. Les clients vont et viennent. La plupart profitent d'une pause, s'assoient. Près de moi, un homme en complet feuillette le *Journal de Montréal*. Rien d'anormal chez lui. Je m'aperçois qu'il ne lit pas. Il pleure. Je ne peux rien pour lui et pourtant, au lieu de continuer mon texte, je lui écris pour lui faire savoir qu'il n'est pas seul, que je le vois, lui, et que je ne suis pas dupe. Mon regard pourrait peut-être enrayer une partie de sa solitude. Je me promets qu'au moment où je me lèverai, je déposerai la missive sur sa table et partirai sur-le-champ. Les minutes passent. Il s'en va. Je n'ai pas osé lui parler avant qu'il se lève. Aurait-il compris le sens de mon entreprise, de toute manière?

L'expérience de l'espace, je la vis de cette façon : en écrivant d'abord à cet homme triste, qui contraste trop avec le décor, en me jetant dans le vide, carrément, d'une communication possible avec un inconnu. Ainsi, j'ai été détournée de l'écriture de mon roman pour me

consacrer à un autre type d'écriture : la correspondance. J'ai absorbé ce que l'espace avait à me donner, j'ai accepté de perdre le contrôle de mon projet pour me laisser porter par l'expérience qui se présentait à moi.

Ce dialogue avorté, il se retrouve à la fin de mon roman. Les deux personnages qui passent un après-midi à s'observer, à dialoguer entre eux par regards, réflexions, critiques, n'oseront pas s'adresser la parole. Thomas se lèvera soudainement, sans trop savoir pourquoi, et quittera le café, déterminé à ne jamais y retourner, alors que Virginie aurait peut-être été prête à lui parler. Cependant, lorsqu'elle verra Thomas partir, elle aura la certitude qu'elle ne le reverra pas.

Quant à moi, je ne saurais reconnaître l'homme du café de la rue Bernard si je le revoyais. Je me suis attardée seulement à ses larmes, à la surprise que son attitude a provoquée dans un tel environnement. Je ne me souviens pas de ses traits. Peut-être que si Thomas et Virginie se croisaient dans la rue, ils ne se reconnaîtraient pas.

Étrangement, ce n'est qu'en réfléchissant sur l'espace et en me remémorant cette scène que je me rends compte du lien entre mon expérience et mon écriture. Jamais il ne m'est venu à l'esprit que je recréais une scène similaire. Et d'ailleurs, je ne me souviens plus si c'est bien la scène réelle qui a précédé celle de mon roman ou si, au contraire, l'écriture a précédé la réalité.

*

Dans le langage courant, *espace* sert à désigner un endroit à la fois délimité et imprécis. On dit en effet *un espace vacant*, *un espace à*

louer, comme s'il était impossible de le définir. Comme si c'était un endroit palpable par l'intuition. L'espace est un lieu *en devenir*. Nécessairement, ce mystère provoque parfois un malaise. L'espace ne se dévoile jamais entièrement. Dans l'espace, mon corps cherche soit une issue, soit une raison de rester. Pierre Nepveu écrit que « (l)'espace donne le vertige, mais il permet aussi de se sauver, ou de croire que l'on se sauve (dans les deux sens d'une fuite et d'un salut) ⁶ ».

D'où le vertige créé par l'espace, rendu imperceptible par le regard, mais ressenti intuitivement. Il y a un décalage entre ce qui est vu et ce qui est ressenti. L'espace est vide, il ne cherche qu'à être rempli, de là la fuite et le salut. Par cette ouverture, l'espace permet le déploiement de l'imagination, comme s'il n'était que le canevas blanc qui attend d'être peint.

*

L'espace correspond à la feuille en devenir. Non pas une feuille qui traîne là par hasard, mais bien la page qui déjà représente le tout, mon roman. L'expérience de l'espace commence avec le premier mot du roman, qui devient le lien initial avec mon texte en devenir. Si ce mot ne convient pas, je le changerai. Mais le texte aura tout de même commencé à se dessiner.

⁶ Pierre Nepveu, cité par Michael Brophy, « Lieu sur lieu : postures d'écritures, stratégies d'ancrage », in *Lieux propices : L'énonciation des lieux/ Le lieu de l'énonciation dans les contextes francophones interculturels*, sous la dir. de Adélaïde Russo et Simon Harel, coll. « InterCultures », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 315.

Lorsque l'espace aura été « rempli » — comme cette salle blanche, teintée de bleu par Yves Klein —, il sera autre : il deviendra un lieu. Un lieu classifié, compris, habité, puisqu'il prendra sens pour moi :

C'est alors que le « lieu » révèle tous les « prolongements oniriques » qu'il porte enfouis : le café, lieu qui « vient en aide » aux hommes, lesquels, en retour, le « sacralisent », offre un champ propice et fécond à la rêverie. Il nous apparaît dès lors comme « un lieu, au sens anthropologique du terme » : il prend sens pour celui qui l'habite et est intelligible pour celui qui l'observe.⁷

Je reconnâtrai alors le lieu, lui donnerai une spécificité. Il en est de même pour l'écriture : la feuille deviendra un texte.

*

À l'ordinateur, il n'y a pas de lignes : que du vide, que du blanc. Le vide est loin de me rassurer. Je sais que tout est à faire, que tout est possible, mais par où commencer ? Dans ma tête, un récit flou, des personnages indéterminés. Une fois que j'écirai mon premier mot, je serai nécessairement soulagée et déçue. Avec ce premier mot, je voudrais tout dire, je voudrais que tout prenne forme, soudainement. Cette première encoche, même imparfaite, fera sens. L'espace pourra se dessiner, exister.

Mais je vois surtout le premier mot comme un pas qui mènera à un deuxième. Je n'ai jamais de plan précis, je me jette dans le vide du texte et j'entrevois alors la suite. Lorsque le premier mot est trouvé, l'espace du texte existe enfin, un espace sans limites, encore vide.

⁷ Brigitte Krulic, *Europe, lieux communs : Cafés, gares, jardins publics*, p. 23-24.

Mais c'est suffisant pour que je puisse déployer mon écriture. C'est le point de non-retour, mon texte y prendra forme.

*

Sur la rue Fairmount, un restaurant a été pendant des années laissé à l'abandon. La porte, barricadée. Les lumières, toujours éteintes. Mais une assiette sale est restée sur l'une des tables empoussiérées, indice d'une vie antérieure. L'espace abandonné exhalait un passé bien tangible. Ce ne sont pas les détails qui me racontaient l'histoire de l'endroit, mais l'impression de vide qui s'en dégageait, comme si les propriétaires avaient filé en pleine nuit, sans prendre avec eux les objets du restaurant. Si les meubles avaient été bien rangés, les tables lavées, les assiettes posées sur l'étagère, je ne m'y serais jamais arrêtée.

Tant de possibilités sous-entendues dans un espace laissé à l'abandon! Des gens en avaient déjà foulé le sol pour y travailler ou pour y manger, spectres d'un autre temps. Et moi, dans la rue, le visage contre la fenêtre, j'imaginai cet ancien restaurant devenir autre. L'espace comporte à la fois les traces du passé et celles d'un futur probable.

Ce restaurant abandonné me troublait, coincé entre d'autres commerces, bien vivants ceux-là, il m'émouvait à chaque fois que je passais devant. La vie y était encore palpable, elle pouvait revenir d'un instant à l'autre. Et puis un jour, un chic bar à vin a pris la place, le vide s'est rempli de vie.

Et ces traces peuvent devenir tangibles grâce au travail du langage, grâce à l'écriture. Je n'ai qu'à plonger dans la page blanche pour que le texte puisse prendre forme. Dans le vide de la page, je construis un nouvel espace, je le retravaille.

L'écriture commence avant l'écriture, lors d'une période d'incubation : le texte me hante déjà, comme ce restaurant déserté qui reprend soudainement vie. L'espace du texte est là, dans ma tête, indéfini, et puis je jette sur papier des mots qui le précisent peu à peu. L'écriture ne crée pas l'espace : elle le transforme, le précise. L'espace était là, flottant, il fallait le saisir avec des mots.

*

Je vais à tâtons à travers les idées que j'ai pu jeter négligemment sur le papier en guise de notes, d'indices à suivre. De vieilles notes maintenant retravaillées, oubliées, mises de côté, mais qui, surtout, mènent à une éventuelle structure romanesque et qui se retrouvent, exactement comme l'espace abandonné, où tout est possible.

La page blanche sous-tend une multitude de possibilités, que je dois explorer, comprendre. Mes mots se projettent sur la page blanche, s'entrechoquent. Je fais vivre mes personnages dans un univers indéfini, mais existant, qui d'abord m'échappe. J'écris avec l'intuition de l'espace, peu à peu le texte prendra forme. Plus tard viendra la réécriture. Et peu à peu, l'espace du roman deviendra le lieu du roman.

*

Ainsi l'espace est-il porteur d'histoires, lointaines ou récentes, évidentes ou enfouies. À Berlin, près de la Gemäldegalerie, il y a cette vieille maison, vestige d'une autre époque dans la ville en reconstruction. Sur sa façade, on trouve partout des traces de balles. Nécessairement, le passant se remémore les événements du passé, omniprésents dans cette ville encore blessée. L'histoire se raconte d'elle-même, subtilement. Mais la symbolique se modifie avec le temps. Les balles ont créé une texture nouvelle sur cette maison bourgeoise : de petits creux inégaux poinçonnent la maison. Mais voilà que je ne remarque plus les trous de balles, je ne vois qu'une texture qui m'était étrangère jusque-là.

La maison est là, comme témoin de ce qui lui est arrivé. Et les touristes se promènent dans les rues qui l'entourent, sortent du musée sans la regarder. L'espace ne fait sens que si on s'y attarde. Il peut parfois être invisible, seule une incongruité le fait se dégager du paysage. Ce sont ces détails que j'essaie de rendre dans mon écriture.

*

Dans le dernier spectacle de José Navas, *Miniatures*, le danseur-chorégraphe se consacre justement à l'étude du détail, il se concentre sur la délicatesse du minuscule. Navas se met en mouvement dans un décor minimaliste : une scène vide, avec seulement une chaise en arrière-plan et une petite table, où l'artiste change de costume devant le public. Seul sur la scène, José Navas danse sept solos fragmentés, très différents les uns des autres, mais qui tournent chacun autour d'un sentiment ou d'un souvenir. José Navas construit son art autour

d'un rien. Il parvient à y trouver un ancrage qui lui permet de s'exprimer par le mouvement.

Voilà précisément ce que je tente dans l'écriture : trouver un détail qui surgit subitement pour me montrer autre chose que j'aurais pu voir sans y porter attention. Je n'ai qu'une vue d'ensemble. Dans le café, par exemple, je ne remarque d'abord que les éléments évidents : les gens qui sont là, l'odeur du café, le serveur qui s'occupe de moi. Et puis des sons que je n'avais pas entendus surgissent, des gens parlent trop fort, des odeurs ou des motifs sur le plancher me troublent. Ce sont ces éléments ignorés par les clients sur lesquels je me concentre et qui deviennent alors des éléments déclencheurs de mon écriture.

*

Dans le café, on trouve une tension entre familiarité et distance. Comment l'expliquer? On retourne au même endroit, on reconnaît les habitués, on croise un flot de passants, pressés, qui entrent sans s'attarder à quelque détail que ce soit, dans un va-et-vient constant, étourdissant. Il s'agit d'un endroit où les gens se rendent régulièrement, passent une partie de leur vie, en quelque sorte. Leur milieu familial, professionnel, leur condition sociale ne comptent plus. D'ailleurs qui sont ces gens? D'où viennent-ils? Où vont-ils? Combien de temps resteront-ils? Ils ne sont que de passage. Car «il y a *espace* dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable de temps. L'espace est un croisement

de mobiles. [...] En somme, *l'espace est un lieu pratiqué*⁸ », selon Michel de Certeau.

Le café est donc un lieu pratiqué par le mouvement : des gens qui se rendent d'un point A à un point B, mais aussi des personnes qui s'arrêtent, lassées, fatiguées, ou qui sont tout simplement *stoppées* pour socialiser, prendre le temps de s'arrêter. Ces jeux d'accélération et de ralentissement parviennent à créer une microsociété dont les gens sont jusqu'à un certain point dépendants les uns des autres, sans le savoir. Ils sont reliés par leurs mouvements connexes, réfléchis ou improvisés.

*

Michel de Certeau compare l'espace au langage parlé : « L'espace serait au lieu ce que devient le mot quand il est parlé, c'est-à-dire quand il est saisi dans l'ambiguïté d'une effectuation, mué en un terme relevant de multiples conventions, posé par l'acte d'un présent (ou d'un temps)⁹. » Un mot dans le dictionnaire se restreint à une définition propre, limitée. Il demeure l'outil de base de la langue. Mais lorsqu'on le dit, il prend vie selon les intonations, le contexte, la personne qui le prononce et en actualise alors le sens.

*

⁸ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien : 1. Arts de faire*, coll. «Folio Essais», Paris, Gallimard, 1990, p.173.

⁹ *Ibid.*, p. 173.

Même si on peut décrire un espace, il ne peut jamais réellement être *saisi*. Comme le langage en action, il se transforme constamment. L'espace du café, avec ses clients qui entrent et sortent, ses bruits, ses odeurs, son roulement, change avec la progression de la journée, des événements qui s'y produisent. L'espace se modifie, n'est jamais le même. C'est une bulle de vie retirée du monde.

L'espace de l'écriture se modifie constamment, ce qu'atteste toute pratique d'écriture. Il se déplace, il bouge, se transforme. Lorsque j'écris, des idées m'apparaissent, des idées auxquelles je n'avais jamais même pensé. Dans le mouvement de l'écriture, l'espace se précise, un peu comme si j'étais témoin de tout cela malgré moi : il n'en est pas autrement dans l'écriture que dans la réalité :

L'espace comme pratique *des* lieux et non du lieu procède en effet du déplacement : du voyageur, bien sûr, mais aussi, parallèlement, des paysages dont il ne prend jamais que des vues partielles, des « instantanés », additionnés pêle-mêle dans sa mémoire et, littéralement, recomposés dans le récit qu'il en fait ou dans l'enchaînement des diapositives dont il impose, au retour, le commentaire à son entourage.¹⁰

*

Dire espace, c'est donc dire déplacement. Les objets défilent, les gens passent et sortent de mon champ de vision. Le bruit, les odeurs, seules traces tangibles de ce qui reste de l'espace me rappellent ces « diapositives ». L'espace dans sa globalité est ressenti. Mais même si la vue demeure partielle, comme s'il était impossible de s'y arrêter vraiment, le tout existe.

¹⁰ Marc Augé, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, coll. « La librairie du Xxe siècle », Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 109.

Cette question se pose dans l'écriture, où il faut faire un choix de frontières. Jusqu'où aller dans la description, les sentiments, l'action? Mais aussi, où dois-je m'arrêter? Comment travailler subtilement pour que le lecteur comprenne sans que j'aie à tout lui dire? Écrire, c'est arriver à rendre le mouvement des événements, des personnages, des éléments qui composent l'espace sans que j'aie à tout montrer, mais plutôt à faire ressentir. Je m'arrête lorsque le mouvement devient perceptible, je n'ai pas besoin de décrire les moindres détails, je ne garde que ceux qui rendent bien l'ambiance que je recherche en espérant que ce sera suffisant pour le lecteur.

*

Lorsque je m'assieds dans un café, ma vue a ses limites, tout comme mes autres sens. Je saisis l'espace en partie seulement. Dans mon roman, j'essaie de travailler cette partie réduite. Mais je dois deviner ce qui est absent de l'espace visible par la fenêtre, un cadre précis de six mètres sur la rue. Les passants marchent, courent. Je les vois quelques secondes, puis ils disparaissent. Où vont-ils? Continuent-ils leur promenade lorsque je ne peux plus les voir? Arrêtent-ils à la frontière de mon champ de vision, ralentissent-ils pour embrasser leur copine, renouer leur lacet, éternuer? L'écriture se déploie aussi dans cet espace invisible, le hors-champ. C'est dans cet espace invisible que l'écriture se déploie. Je dois aller plus loin que les faits, que ce que ma vue me dicte : j'imagine à partir de la partie un tout plus complet.

Il en est de même dans la photographie de Klein, où plusieurs questions restent sans réponse : où le peintre regarde-t-il lorsqu'il se

jette dans le vide? Et le cycliste qui pédale au loin, pourquoi apparaît-il dans la photo? Va-t-il rejoindre quelqu'un? Est-ce qu'un passant aurait crié au moment du saut? Il y cet espace absent, invisible qui hante la photographie. Une partie des réponses à cet invisible réside dans le regard du spectateur. Celui-ci développe, de façon consciente ou inconsciente, un système logique face à tout ce qu'il ne peut voir.

Lorsque j'écris, je travaille à la frontière entre le vu et le non-vu, qui alors se brouille. Les zones d'ombre qui surgissent alors déstabiliseront le lecteur, mais devront être assez développées pour qu'il parvienne à y trouver une forme d'interprétation et de logique. Nécessairement, dans l'étude du détail, je participe à une reconstruction de la totalité à partir de la partie, du réduit.

*

Mon corps, en contact avec l'espace, retrouve et reconnaît des éléments du passé. Dans l'espace de la ville, Montréal par exemple, des éléments ressurgissent soudainement. Au détour de la rue Maguire, deux immeubles se frôlent. Un court passage relie Saint-Laurent à la rue Clark : une fente. J'ai marché devant des centaines de fois sans la remarquer. De l'autre côté, j'ai aperçu la rue Clark, les gens qui se promenaient, les voitures. Mon corps pouvait se glisser dans la fente, la traverser, mais je préférais mon point de vue, à distance.

L'espace se redessine, se redéfinit constamment. Il laisse toute la place à la création, puisqu'il ne cherche qu'à être construit par la conscience. Il me permet de rassembler des images, des idées, souvent de façon incongrue. Des idées qui auparavant n'auraient jamais été

prises en relation se rencontrent. Et c'est à partir de là que commence le texte.

*

Dans l'espace, il n'y a ni passé ni futur : « Pratiquer l'espace, écrit Michel de Certeau, c'est 'répéter l'expérience jubilatoire et silencieuse de l'enfance : c'est, dans le lieu, être autre et passer à l'autre'¹¹ ». J'ajouterais : l'espace est un palimpseste pour l'individu, comme s'il était possible pour lui de recommencer sa vie à zéro. Le passé s'efface, comme s'il n'avait jamais eu lieu. Et puis il remonte par à-coups. Encore ces arrêts sur image, ces courts moments capturés par une caméra invisible. L'identité est donc malléable, elle dépend de l'espace. Cela devient un jeu identitaire : jusqu'où aller? S'agit-il simplement d'oublier qui je suis ou de me souvenir de tout ce j'aurais pu être?

*

On l'a dit : l'espace est un lieu en devenir. Mais comment définir le lieu? Quelle est la différence entre celui-ci et l'espace? Je conçois le lieu comme matière première de l'espace, l'unité de l'espace en quelque sorte. Le lieu, c'est là où les gens vivent, travaillent. Ils connaissent le lieu, en font un endroit qui leur importe, que ce soit positif ou négatif, qui leur rappelle des souvenirs, des odeurs.

Le lieu est donc cet endroit où les gens se reconnaissent. Le lieu est un endroit que les gens décorent, abîment. Le café peut ainsi en être un, avec des sofas, des chaises, des tapisseries, des babioles, ou

¹¹ *Ibid.*, p. 107.

encore le mobilier métallique, le blanc, l'uniformité pour ce qui est des pour les chaînes commerciales. Le client habituel revient dans le café, en fait son territoire connu, y développe des habitudes. Le café devient alors un deuxième chez-lui, il y entre pour des raisons spécifiques : l'ambiance, les gens ou encore le goût du café. Le lieu est un endroit arrêté, identifié, habité, donc qu'il est possible de reconnaître, qui devient même prévisible.

*

Sur la place Armand-Carrel, je choisis une table : la chaise est confortable, les rayons du soleil d'avril me réchauffent, les gens défilent. Je reconnais le serveur, qui se souvient de ma commande : un allongé, avec un peu de lait chaud. Parfois les desserts me tentent, alors les employés sourient: ils savent que je les évite habituellement. Mon voisin me salue. Je ne le connais pas. Il est avec son fils. C'est mercredi après-midi, jour de congé pour les écoliers français. Les enfants défilent sur la place, se saluent. Plus loin, je le sais, il y a ce manège. Des personnages de Disney ont remplacé les chevaux de bois. Ces choses habitent le lieu. Je retourne au même café pour ses particularités qui me touchent, m'exaspèrent aussi. Parce que le café est un endroit habité.

*

Le lieu me permet donc de reconnaître un endroit, d'y établir mes habitudes. Dans l'écriture, il y a aussi ce moment de *reconnaissance*. J'ai pris du temps à percevoir ce qui rendait mon écriture particulière, originale. J'ai tenté plusieurs essais qui n'ont pas mené à grand-chose. Au début, je tenais à travailler sur trois formes de narration

différentes, l'une assumée par Thomas, la deuxième par Virginie et la troisième par un narrateur omniscient. Rapidement, je me suis rendu compte que le récit se perdait si j'adoptais cette forme. Il valait mieux utiliser une seule narration, à la troisième personne, dont le ton changerait subtilement lorsque la focalisation passerait du personnage masculin au personnage féminin. Quand le texte n'est pas encore fixé, on est dans l'espace de l'écriture. Rien n'est posé, tout est en construction, en flottement.

Mon roman a commencé à prendre forme au moment où il s'est dégagé des contraintes rassurantes que je m'étais imposées. Il m'a fallu me jeter dans le vide. Et mon texte est devenu pour le lecteur un lieu rassurant. Un texte habité, signé.

*

Au-delà du décor et des clients, ce qui rend le café habité, c'est l'histoire qui nous est racontée. Dans un café de la rue Saint-Viateur, le plancher de bois franc est typique des années 1910 à Montréal. Comme décor, le lieu est rempli de vieilles tables et d'anciennes étagères pharmaceutiques : il s'agit d'une pharmacie reconvertie en commerce. Les moulures au plafond sont intactes; les armoires qui contenaient les médicaments aussi. Les serveuses me parlent à la fois français et anglais. Et autour, je peux observer le paysage montréalais qui a tant changé depuis la construction de cet immeuble. Les habitations anglaises, juives ou grecques ont laissé place à des commerces francophones de ce côté-ci de la Main.

Bien sûr, le lieu n'est pas immuable : il se transforme perpétuellement. Parfois, avec le changement de température, de

clientèle, l'impression que j'ai du lieu se modifie. Il y a quelques minutes, le ciel était gris, les badauds plus âgés se bousculaient pour boire leur café rapidement. Et puis maintenant, le soleil se pointe, des jeunes sortent leur ordinateur et se parlent en anglais. Toujours ce petit quelque chose que je remarque pour la première fois! Le lieu se dévoile par couches successives. À chaque visite, il se révèle d'une nouvelle façon, mais à la différence de l'espace, le noyau central demeure le même. Même s'il change, je retrouve toujours le même café.

Je m'inspire du lieu, je scrute les événements qui pourraient s'y passer. Non pas quelque chose de spectaculaire, comme un meurtre ou un attentat, mais plutôt un événement qui, de premier abord, paraîtrait routinier, normal, mais qui finalement se révèle incongru, comme cette maison criblée de balles à Berlin. Ces détails paraissent banals, mais s'avèrent être étranges lorsqu'on les voit de près. Ces faits minuscules qui se produisent dans un café me plaisent : par exemple une engueulade qui en dit plus que voulu, un homme qui mendie sans être triste, un regard qui n'est pas gratuit. Je pose donc un regard indiscret sur les événements qui m'entourent, les décortique pour ensuite les faire entrer dans mon texte.

*

Un lieu est rassurant. On y retrouve des visages connus, des gestes convenus. On s'y sent à l'aise pour écrire. Mais il est de ces lieux qui demeurent indéfinissables, ce que Marc Augé nomme des *non-lieux*. Si le lieu est un espace *habité*, le non-lieu serait donc un espace *non habité*, comme l'écrit Marc Augé : « Si un lieu peut se

définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu.¹²» Le non-lieu est un lieu de passage, de transition, purement utilitaire, comme l'aéroport ou l'hôtel. Une fois le travail accompli, l'individu quitte le non-lieu en direction d'un lieu. Le non-lieu ne devient jamais l'endroit principalement fréquenté par l'individu, qui n'a pas même de souvenir d'y avoir passé un certain temps. Il est lié à la quotidienneté, ne marque pas la conscience. On ne voit pas la particularité de l'endroit, tout y est mis en place pour que nous passions sans inconvénient.

Dans un non-lieu, l'art n'est que décoratif : il demeure invisible, ne dérange pas. Des toiles accrochées aux murs représentent des paysages convenus, des bateaux quittant le port, des fleurs aux couleurs ternes. Même le coup de pinceau est lisse. Et dans les ascenseurs, les centres commerciaux, la musique semble être toujours la même, insipide. On n'y reconnaît jamais la signature d'un compositeur. L'art dans le non-lieu fait définitivement toile de fond, comme s'il menait à un endormissement.

Le non-lieu a la propriété d'être généralement réglementé. L'individu doit y suivre un protocole entendu : signaler sa présence à la réception, payer un montant X pour le petit bar dans la chambre d'un hôtel, se rendre au terminal 2B, en haut, à droite, descendre les escaliers, tout droit, ne pas courir sur le tapis roulant à l'aéroport. Il répond aux attentes, il demeure toujours le même aux yeux des

¹² *Ibid.*, p. 100.

passants. On attend d'un aéroport ou d'un hôtel qu'il soit simple et qu'il réponde à nos besoins.

Le non-lieu a un rôle fonctionnel, car des employés y travaillent tous les jours, y passent une partie de leur vie et, pour ceux qui n'y travaillent pas, il est nécessairement un endroit de passage, obligatoire lorsque l'individu se retrouve en terrain inconnu. Il cherche à imiter un lieu rassurant, sans jamais y parvenir, puisqu'il reste toujours impersonnel.

Mais la frontière entre le lieu et le non-lieu est plus complexe qu'il n'y paraît. Selon Marc Augé, «le lieu et le non-lieu sont plutôt des polarités fuyantes : le premier n'est jamais complètement effacé et le second ne s'accomplit jamais totalement — palimpsestes où se réinscrit sans cesse le jeu brouillé de l'identité et de la relation¹³». Ces notions, en effet, sont éclairantes sur le plan théorique, mais, dans la pratique, elles ne peuvent pas être parfaitement distinguées.

*

Comment rendre un non-lieu dans un récit? Celui-ci fuit, il glisse entre les mots. Au premier contact avec le non-lieu, on ressent nécessairement un inconfort. On ne parvient pas à comprendre l'endroit. On croit pouvoir le saisir, mais il nous rappelle autre chose, sans qu'on puisse vraiment savoir quoi.

Si le café est à la fois espace et lieu, paradoxalement, il est aussi non-lieu, parce que lieu de passage : les gens ne vivent pas là. Parfois,

¹³ *Ibid.*, p. 101.

ils ne connaissent pas l'endroit et y entrent seulement pour boire un café, manger quelque chose. On peut y être mal à l'aise à cause de sa réglementation, de ses employés en uniformes. On doit se mettre en file avant de commander, payer l'addition, faire face à des règlements implicites : être poli envers les employés, les saluer, partir gentiment. Mais surtout, on ne peut « habiter » le café indéfiniment. Le temps y est compté : on commande, on boit, puis on part.

Dans mon récit, j'ai voulu rendre cet aspect par le biais de la narration et de la perception des personnages, qui, au début du roman, ne saisissent jamais réellement l'endroit dans lequel ils se trouvent. Leur vision des choses se modifie au fil des heures et des événements, puis le café s'ouvre, devient un lieu, connu, habité, alors qu'au départ, le café ne parvenait pas à laisser son empreinte. Et par le fait même, le texte qui d'abord était flou devient peu à peu compréhensible, connu pour le lecteur, qui apprend à en reconnaître les repères, à les deviner. Mon texte devient un lieu pour le lecteur.

*

Dans *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Marc Augé associe la présence du non-lieu aux effets de la « surmodernité ». L'ère industrielle aurait permis plus facilement l'éclosion du non-lieu, en rendant accessibles les transports, donc en multipliant les lieux de transit. L'humain est confiné à errer dans ces lieux de passage impersonnels. Le non-lieu témoigne de la perte d'une convivialité naturelle entre étrangers.

Pourtant, le non-lieu peut devenir un endroit de création. Le flâneur qui se promène dans une zone anonyme pousse l'inconfort à

un point tel que, nécessairement, il se doit de créer une seconde zone où il pourra se sentir bien. Mon écriture s'élabore dans une forme d'inconfort, ce qui me permet de sortir de mon territoire connu. Nécessairement, je suis confrontée à des sentiments et à des événements que je ne rencontre pas habituellement. L'angoisse et l'inconfort me permettent d'adopter un nouveau point de vue. Je me mets au centre du non-lieu pour changer de perspective.

*

Quand j'écris dans un non-lieu, je me retrouve face à une tension. Si je ne parviens pas à saisir l'endroit dans lequel j'écris et dans lequel je fais évoluer mes personnages, ceux-ci se dépersonnalisent, ne se reconnaissent plus. Et c'est à partir de ce malaise que la création peut se déployer. Écrire dans un non-lieu permet justement de faire abstraction de mon passé, de mes sentiments habituels. J'écris alors pour répondre à cet endroit que je ne saisis pas, qui me dérange.

*

Je suis dans un hôtel au Royaume-Uni. Ma chambre comporte une penderie, un lit simple, un lavabo, une bouilloire et des sachets de thé, une fenêtre qui donne sur un boisé dépouillé. Sur mon lit m'attendent des serviettes propres, un petit savon, que je mets de côté. La clé de la chambre est longue, dorée, c'est une clé ancienne. Autour de moi, c'est le calme, je n'entends que le pas de mes voisins. Le soir, je rentre plus tôt, me cale dans mon lit et écris. Je sais que, demain, on refera mon lit, les draps seront bien plats sous la douillette, mes serviettes seront propres de nouveau, on me saluera à l'entrée de l'hôtel, on me demandera comment ma journée s'est passée. Je sais que toutes les

chambres sont semblables, que la mienne est reliée à un réfectoire précis, le B, perdu dans les dédales du *guesthouse*. Je ne suis pas chez moi et, pourtant, je me conforme. Là, tout est calculé, j'entre dans ce non-lieu et me soumets aux règlements. Je m'y conforme d'abord sans protester pour profiter d'un temps d'arrêt, paisible. La famille, les amis, les responsabilités, tout s'évanouit.

Cependant, il y a toujours un malaise dans un non-lieu : je sais que je dois dormir dans cette chambre d'hôtel anonyme, m'y sentir en paix. Mais quand je ne le suis pas, je ressens une forme de non-conformité. Pendant un instant, je perds mes repères, je suis isolée avec mon crayon et mes feuilles de papier. Le passé s'évanouit pour laisser place à l'instant.

Dans le café, parfois, j'ai cette impression. Je me dirige comme un automate vers le zinc, donne ma commande à un serveur anonyme, bois mon café rapidement, pose ma tasse sale sur le comptoir et repars sans avoir jeté un coup d'œil autour de moi. Je suis les instructions de l'endroit. Le non-lieu se présente comme un filtre entre mon passé et l'instant présent. L'écriture m'aide à me situer dans le non-lieu, elle me donne une distance nécessaire pour comprendre ce qui se trame autour de moi. Mais écrire le non-lieu me donne également une autre perspective : l'espace du texte s'ouvre, me permet de réfléchir sur ma création même.

Écrire un non-lieu, c'est tenter de le définir, d'en faire, au fond, un lieu habité.

Selon l'angle sous lequel on l'analyse, le café peut ainsi être à la fois un espace, un lieu et un non-lieu. Il est un espace parce qu'il est ouvert à toutes sortes d'éléments : le mouvement des passants quotidiens, l'ambiance changeante selon les heures. Il est un endroit d'ouverture, de possibilités infinies. Il est un lieu parce qu'il est habité, qu'on peut y retracer le passé, parce qu'il est vivant. On y voit des gens qui reviennent jour après jour pour retrouver leurs habitudes, les serveurs qui savent par cœur leur commande et les autres clients qu'ils reconnaissent. Mais il est aussi un non-lieu puisqu'il présente une série de codes à suivre : dans un café, l'on doit consommer, bien se tenir, respecter l'endroit. Certains ne reconnaissent aucune identité précise à un café puisque, pour eux, il reste seulement un lieu de passage. Son seul lien tangible avec le passé consiste en des empreintes floues, à partir desquelles l'imagination, l'écriture tentent de reconstruire l'histoire de l'endroit.

Dans mon roman, je cherche donc à jongler avec ces trois angles d'approche, ce qui rend dynamique le café : selon qu'on l'observe comme lieu, espace ou non-lieu, la perception change. L'écriture est une tentative pour s'approcher d'une réalité, d'une représentation de l'endroit. Je travaille mes personnages en les faisant réagir aux aléas qui se produisent là : les clients qui entrent et sortent, les fluctuations de la journée, les vieux meubles qui racontent une histoire. Le café, mouvant, peut n'être saisi que par le biais d'une écriture qui tente d'en rendre toutes les nuances, toutes les subtilités.

Mais comment puis-je faire agir mes personnages? Comment rendre, dans un roman, ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils perçoivent? Que peuvent-ils voir, ressentir au contact de personnes sans leur parler?

En éliminant dès le départ l'utilisation de la parole dans mon écriture, j'ai décidé de privilégier le regard. Mes personnages devaient comprendre le monde à travers la vue, sens primordial chez l'humain. Il est terrifiant de penser devenir aveugle, de devoir se promener dans une obscurité sans fin, de ne plus reconnaître ses proches. C'est grâce à mes yeux que je peux me déplacer sans frapper d'objets, reconnaître un endroit, détailler ce qui m'entoure. Ils me permettent aussi de réagir, de saisir ce qui se présente à moi.

La vue engendre le regard. Dans *Le Robert*, on donne deux sens au mot *regard* : « Action, manière de diriger les yeux vers un objet, afin de le voir; expression des yeux de la personne qui regarde.¹⁴ » Il s'agit donc soit d'un acte, soit d'une réaction de la personne qui regarde, d'une expression du sujet.

L'écriture du regard offre la possibilité d'aborder la subjectivité, d'où son intérêt pour moi. Le regard suppose une compréhension de l'environnement, une vision du monde, comme l'écrit Bernard Noël dans *Histoire de l'œil* :

Qu'est-ce qu'un regard? Un espace d'une telle limpidité révélatrice que toute forme y apparaît telle qu'en elle-même. Mais rien n'est tel quel, car le regard est aussi dans les yeux, et les yeux dans la tête. L'espace du regard est le visible. Et le visible est notre lecture du

¹⁴ Paul Robert (dir. publ.), *Le Petit Robert*, Paris, Éditions Robert, 2003, p. 2214.

monde, car nos yeux croisent toujours notre vue du monde avec notre mentalité.¹⁵

Ainsi, le regard est plus que l'action de regarder. C'est à travers le regard que j'essaie de comprendre le monde, que je m'en fais une idée, à partir de mon contexte, en remarquant les détails qui ont une signification précise chez moi. Lorsque j'entre dans un café, j'établis mon territoire par le regard : je remarque le zinc, commande et choisis une table où je m'installe. Puis j'observe les gens qui défilent et m'attarde à ceux qui me paraissent les plus intéressants. De cette façon, j'opère par le regard ma propre reconnaissance du microcosme qu'est le café.

*

Le regard porté sur l'autre me fait réaliser ma propre existence dans l'espace : « Par le regard se fait la prise en considération du visage de l'autre, et donc symboliquement de son sentiment d'identité.¹⁶ » Mais le regard me permet aussi de percevoir des détails, de les décrire et de les mettre en relief. Ainsi, pour moi, le café est plus qu'un endroit où l'on consomme, il devient le terrain de jeu de « personnages » inattendus : une mouche qui par sa seule présence irrite un client, des chaises qui grincent et qui dérangent les gens dans leurs pensées, une lumière d'après-midi qui sonne le glas d'une journée inattendue.

¹⁵ Bernard Noël, *Journal du regard*, Paris, P.O.L, 1988, p. 53.

¹⁶ David Le Breton, *Des visages*, coll. « Suites sciences humaines », Paris, Métailié, 2003, p. 152.

Lorsque j'écris sur le café, ce qui retient mon attention est ce qui produit chez moi une résonance particulière : un souvenir, une histoire passée qui, soudainement, resurgit dans ma conscience, comme l'écrit Alexandre Hollan :

Pour mettre au point une vision, un certain choix doit se faire au niveau des impressions. Ce choix demande une connaissance de soi face au monde extérieur : savoir ce qu'on aime. Cette référence affective a une relative constance, mais périodiquement se modifie, et ces modifications changent complètement l'image, la vision du monde.¹⁷

Ainsi, ce que j'écris découle directement de mon expérience vécue, de ma vision des choses. Dans le café, ce qui retient mon attention est nécessairement relié à un élément qui crée une résonance affective chez moi. Ce détail est le point de départ de mon écriture. Je le transpose dans le texte et le fait vivre à mes personnages. L'écriture devient une forme de laboratoire. Mon observation initiale se transforme : elle s'altère au gré des réflexions de personnages qui possèdent une subjectivité différente de la mienne. L'écriture aide à modifier ma vision des choses.

*

Mon travail sur le regard m'a surtout amenée à m'interroger sur les échanges entre les personnages. Les transferts qui s'opèrent entre les deux regards ont une influence sur les personnages. Quand deux individus s'observent pendant un après-midi, leur perception en vient à changer : ils ne sont plus tout à fait les mêmes qu'au début. Ainsi, il

¹⁷ Alexandre Hollan, *Je suis ce que je vois : Notes sur la peinture et le dessin (1979-1996)*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1997, p. 16.

y a un certain remodelage identitaire. Dans mon roman, Thomas entre d'abord dans le café sans regarder les autres clients. Il s'isole, mais malgré lui, son attention se porte vers Virginie, qui, elle, cherche à entrer en contact avec lui, tout en sachant qu'elle en sera incapable. Et alors qu'ils s'observent tous les deux, leur position change. Thomas entrevoit alors la possibilité d'entrer en contact avec Virginie. Mais il abandonne l'idée : il sent bien qu'elle ne le peut pas. L'observation les fait changer, modifie leur perception de l'autre.

Dans l'écriture, le regard me pousse à réfléchir à l'identité. Il modèle le texte lui-même, le renvoie à de nouveaux éléments ou plutôt à des éléments qui jusqu'alors étaient dissimulés : « Être vu appelle à être dit. Voir vraiment, c'est déjà vouloir et peut-être pouvoir dire¹⁸ », écrit Danièle Sallenave. Écrire pour moi commence par le fait de regarder. Alors, la construction du texte, au lieu de se faire selon un plan établi, se nourrit d'elle-même. Voir engendre une écriture toujours susceptible de remettre en question une écriture « processuelle » plutôt que programmatique.

*

Il faut s'immerger dans l'espace pour le comprendre, le ressentir, comme le fait Yves Klein. Mais regarder nécessite de maintenir une distance : il faut reculer pour bien voir, pour bien saisir son environnement. L'écriture nécessite un double mouvement : avancée et recul; plongée et recul. Paradoxalement, cette mise à distance crée un

¹⁸ Danièle Sallenave, *Le don des morts : Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991, p. 162.

effet inattendu : la réalité se rapproche, se conforme au regard, qui peut alors mieux la comprendre.

Ce phénomène se reproduit dans mon écriture : j'écris en ayant en tête une vision du roman que je souhaiterais écrire. Mais ce roman n'existera jamais, l'écriture le modifiera. Cette « image » du roman me guide, me pousse à poursuivre l'écriture, m'accompagne dans mes incertitudes. Il est littéralement un modèle lorsque j'écris, il me permet de garder en tête ce que je cherche à dire, à décrire, à faire sentir :

La vision est une certitude : d'avoir eu accès à une vérité, non dite, non déployée. Ayant d'abord été saisie dans le moment de l'intuition, comme une évidence, elle devient alors nécessité de faire coïncider la vision et l'expression.¹⁹

Entre la vision que génère mon écriture et les mots sur le papier, un dialogue se crée. Je m'interroge sur les modifications à faire, sur les pertes possibles dans l'écriture. Car il est évident que mon texte ne correspondra jamais à la vision que j'en ai.

*

La distance est inhérente au regard, la distance provoque un choc, des émotions : « C'est encore la distance – *la distance comme choc*. La distance comme capacité à nous atteindre, à nous toucher, la distance optique capable de produire sa propre conversion haptique ou tactile²⁰ », écrit Georges Didi-Huberman.

¹⁹ *Ibid.*, p. 160.

²⁰ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critiques », 1992, p. 115.

Elle permet au regard de mieux s'incarner. Je me mets *de côté*, pour mieux observer, pour avoir comme seul intérêt l'objet de mon écriture. Je garde en tête ce que je veux écrire, je le ressens plus que je ne le sais. Ma démarche trouve une résonance dans celle de l'artiste visuel Alexandre Hollan : « Rester. Rester devant l'arbre, devant un fruit, devant des objets. L'attention se concentre grâce à ce 'jeûne visuel'. C'est seulement alors, à travers la forme, que l'on peut devenir sensible à la durée et à l'espace, au vide.²¹ »

Quand j'écris, je fixe un objet et, comme Hollan, je pars dans une sorte de rêverie éveillée. Il ne s'agit pas simplement de regarder, mais de m'imprégner de l'objet, de m'ouvrir à lui : « C'est en ce repos que je me retrouve derrière l'œil. Au début, c'est un état proche du rêve : flottant et instable. Entre sommeil et éveil, forme et vide, je suis entre deux mondes.²² » Dans l'écriture, j'obtiens cet état en traçant des mots sans trop réfléchir, en me laissant guider par l'image que j'ai dans la tête. Je crée, je ressens de cette façon, dans un état de semi-conscience.

*

Pendant la rédaction de mon roman, je me suis demandé : que peuvent voir deux personnages assis dans un café pendant des heures ? Est-ce que leur regard se limite au lieu même ou se rend-il à l'extérieur des frontières matérielles ? J'ai voulu faire comme si les personnages avaient la curiosité d'imaginer ce qu'ils ne voient pas.

²¹ Alexandre Hollan, *Je suis ce que je vois : Notes sur la peinture et le dessin (1979-1996)*, p. 11.

²² *Ibid.*, p. 12.

Lorsqu'ils entrent dans le café, Thomas et Virginie sont d'abord, en quelque sorte, « aveugles » à leur environnement. Ils se retrouvent dans un café sans particularités. Plus les minutes et les heures passent, plus les détails leur apparaissent. Le regard devient un moyen de compréhension et d'ouverture.

C'est en jetant un regard franc, dénué le plus possible d'*a priori* que j'arrive à saisir le café. Dans l'écriture, je travaille le détail, tente de comprendre ce qui m'échappe au premier coup d'œil. Les objets se dévoilent, mon regard devient sensible à des éléments spécifiques et me guide.

*

Dans un contexte où la communication s'établit par le regard, les yeux sont plus que des moteurs visuels, ils créent leur propre langage :

[...] nos yeux de chair sont déjà beaucoup plus que des récepteurs pour les lumières, les couleurs et les lignes : des ordinateurs du monde, qui ont le don du visible comme on dit de l'homme inspiré qui a le don des langues.²³

Ce regard intangible, comment l'exprimer? Comment rendre visible le ressenti? L'écriture prend la place du regard, elle permet de décrire. La narration devient vision du narrateur, qui essaie de rendre ce que voient les personnages. Le narrateur se glisse dans les pensées de ceux-ci, il entre dans leur subjectivité. L'écriture du regard est de l'ordre de l'organisation, c'est-à-dire qu'elle rend visible le texte pour

²³ *Ibid.*, p. 25.

Écrire, c'est donc construire : « La phrase est de l'ordre de l'élaboration et du sens; elle est tournée vers les unités supérieures que sont les énoncés, le texte entier, vers le monde et vers l'autre. »²⁴ Écrire un roman, c'est construire un univers.

*

Je ne peux m'arrêter à la superficie des choses. Écrire le regard implique d'exprimer le non-dit : on est devant une esthétique qui doit rendre la réalité. Le romancier doit voir en deçà des images et des mots, tenter de retracer le sous-texte, créer un espace par le ressenti, par les connotations.

Par le regard, j'ai voulu donner à mes personnages une sensibilité qu'ils n'avaient pas avant d'entrer dans le café. En observant d'autres clients, ils parviennent à retracer une partie de leur passé par la seule empathie ou antipathie qu'ils peuvent ressentir. Leur regard devient alors intuition.

*

Mon travail d'écriture a des points communs avec l'effort de représentation d'un peintre : « Depuis longtemps je cherche à voir. L'impression est une aide. C'est le moment suspendu entre le monde extérieur et quelque chose qui dans la profondeur lui correspond.²⁵ » Comme le souligne Alexandre Hollan, je cherche à rendre des

²⁴ Danièle Sallenave, *Le don des morts : Sur la littérature*, p. 165.

²⁵ Alexandre Hollan, *Je suis ce que je vois : Notes sur la peinture et le dessin (1979-1996)*, p. 14.

impressions, à faire sentir les événements, les pensées, plutôt que de simplement raconter une l'histoire.

Je pars d'une impression et travaille autour d'elle, autour de ce qui résonne alors en moi. L'impression, ainsi, me rapproche de l'image qui se trouve dans ma tête, elle s'en inspire. J'ouvre le texte. Je concède que c'est ce qui représente le mieux mon idée initiale. Je me laisse aller à l'écriture sans la perpétuelle crainte de trahir l'image première qui m'habitait d'abord.

*

L'image peut être un piège, il faut aller au-delà, la transcender. Voir, c'est percevoir l'évidence, regarder autour de l'image, ce qu'elle produit comme effet, ce qu'elle fait surgir dans la réalité :

Le monde extérieur est porteur d'images. L'image est un voile, un plan. Voir est lié aux plans de vision, plans de perception. Ramener et traduire sur ce plan (mental) tous les éléments de la perception (les couleurs, les valeurs, les formes) est un acte subtil.²⁶

Pour y parvenir, j'essaie de suivre le mouvement de la vision en pensant aux sentiments que me procure l'image. Au lieu de vouloir la décrire, j'écris autour d'elle. L'image n'est plus le centre, elle n'est que l'idée initiale, le vecteur pour écrire.

*

Pour comprendre l'espace, Klein a décidé de s'y jeter. Happé par le vide, il a ensuite rendu son expérience dans ses œuvres : la salle

²⁶ *Ibid.*, p 31.

d'exposition tachée de bleu a dépassé la simple installation. Klein a atteint son but, son œuvre est devenue espace. L'espace de mon écriture, c'était le café. Je m'y suis jetée, moi aussi, pour le comprendre, en saisir tout le potentiel créateur.

Mais écrire le café, c'est écrire le regard qui suppose la distanciation. J'ai donc voulu partir du regard : et si, pendant un moment, deux personnages se regardaient ? Si le temps s'arrêtait sur cet acte éphémère ? S'il en découlait une réflexion, une introspection ? Avant de commencer à écrire, j'avais « vu » la scène initiale de mon roman : celle où deux individus se croisent dans un café. Cette situation a poussé les personnages à se transformer jusqu'à ce qu'ils quittent le café. Comme non-lieu, le café a provoqué chez mes personnages un changement qu'ils n'avaient pas soupçonné en entrant. Ils ne sont pas allés jusqu'à établir la communication, à se parler, ils n'ont pas plongé dans le vide, comme Klein. Ils ont préféré se taire. Mais on peut penser que ce qu'ils ont vécu dans le café provoquera chez eux un changement. Chose certaine, ils se souviendront de cet après-midi semblable à tous les autres.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages théoriques

Audet, Noël. *Écrire de la fiction au Québec*. Coll. « Littérature d'Amérique ». Montréal : Québec/Amérique, 1990, 199 p.

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1987, 488 p.

_____. *Esthétique de la création verbale*. Coll. « Bibliothèque des idées ». Paris : Gallimard, 1984, 400 p.

Broch, Hermann, *Création littéraire et connaissance*, Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1985, 378 p.

Davies, Robertson. *Lire et écrire*, Coll. « L'écritoire ». Montréal : Leméac, 1999, 79 p.

De Certeau, Michel. *L'invention du quotidien : 1. Arts de faire*. Coll. « Folio/Essais ». Paris : Gallimard, 1990, 349 p.

_____. *L'invention du quotidien : 2. Habiter, cuisiner*. Coll. « Folio/Essais. Paris : Gallimard, 1994, 415 p.

Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *Mille plateaux : Capitalisme et schizophrénie*. Coll. « Critique ». Paris : Éditions de Minuit, 1972, 1980 p.

Deleuze, Gilles. *Différence et répétition*. Coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». Paris : Presses universitaires de France, 1969, 411 p.

Dillard, Annie. *En vivant, en écrivant*. Coll. «10/18». Paris: Gallimard, 1996, 140 p.

Duras, Marguerite. *La vie matérielle: Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour*. Paris: P.O.L, 1987, 158 p.

_____. *Écrire*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1993, 123 p .

Ehrenzweig, Anton. *L'ordre caché de l'art : Essai sur la psychologie de l'imagination artistique*. Coll. « Connaissance de l'inconscient ». Paris : Gallimard, 1974, 366 p.

Eco, Umberto. *Lector in Fabula : Le rôle du lecteur*. Coll. « Le livre de poche : Biblio essais ». Paris : Grasset, 1979, 314 p.

Huston, Nancy. *Journal de la création*. Coll. « Libre à elles ». Paris : Éditions du Seuil, 1990, 276 p.

_____. *Professeurs de désespoir*. Montréal : Actes Sud, 2004, 380 p.

Kundera, Milan. *L'art du roman*. Coll. «Folio». Paris : Gallimard, 1986, 197 p.

_____. *Les testaments trahis : Essai*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1995, 324 p.

Luhmann, Niklas. *Amour comme passion : De la codification de l'intimité*. Chap. « La découverte de l'incommunicabilité ». p. 155-164. Coll. « Présence et pensée ». Paris : Aubier, 1982.

Nizon, Paul. *L'œil du coursier*. Coll. «Thesaurus». Paris : Actes Sud, 1994, 67 p.

_____. *Marcher à l'écriture : Leçons de Francfort*. Série « Lettres allemandes ». Paris : Actes Sud, 1985, 178 p.

Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Coll. « Essais ». Paris : Éditions du Seuil, 1990, 420 p.

Sarraute, Nathalie. *L'ère du soupçon : Essai sur le roman*. Coll. « Idées ». Paris : Gallimard, 1956, 184 p.

Woolf, Virginia. *Journal d'un écrivain*. Coll. « 10-18 ». Paris : Éditions du Rocher, 1977, 286 pages.

Sur le lieu et l'espace

Augé, Marc. *Non lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Coll. « La librairie du XXe siècle ». Paris : Seuil, 1992, 149 p.

Bachelard, Gaston. *Poétique de l'espace*. Coll. « Quadrige ». Paris : Presses universitaires de France, 1981, 214 p.

Boudon, Pierre. *Introduction à une sémiotique des lieux : Écriture, graphisme, architecture*. Montréal : Les presses de l'Université de Montréal, 1981, 289 p.

Bouvet, Rachel, et François Foley (dir. publ.). *Pratiques de l'espace en littérature*. Coll. « Figura textes et imaginaires », no 7. Montréal : Centre de recherche Figura, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2004, 197 p.

Butor, Michel. *De la distance : Déambulation*. Rennes : Ubacs, 1990, 220 p.

- Carpentier, André, et Alexis L'Allier (dir. publ.). *Les écrivains déambulateurs : Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*. Coll. « Figura », no 10. Montréal : Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2004, 197 p.
- Didi-Huberman, Georges. *Génie du non-lieu : Air, poussière, empreinte, hantise*. Paris : Éditions de Minuit, 2001, 156 p.
- Dupré, Louise, Jaap Lintvelt, et Janet M. Paterson (dir. publ.). *Sexuation, espace, écriture : la littérature québécoise en transformation*. Coll. « Littérature(s) ». Montréal : Nota Bene, 2002, 487 p.
- Krulic, Brigitte. *Europe, lieux communs : Cafés, gares, jardins publics*. Coll. « Mutations ». Paris : Autrement, 2004, 191 p.
- Maffesoli, Michel (dir. publ.). *Espaces et imaginaire*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 1979, 106 p.
- Nepveu, Pierre. *Intérieurs du Nouveau Monde : Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*. Coll. « Papiers collés ». Montréal : Boréal, 1998, 378 p.
- Perec, Georges. *Espèce d'espaces*. Coll. « Espace critique ». Paris : Galilée, 2000, 185 p.
- Russo, Adelaïde, et Simon Harel (dir. publ.). *Lieux propices : L'énonciation des lieux/Le lieu de l'énonciation dans les contextes francophones interculturels*. Coll. « InterCultures ». Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2005, 355 p.

Sur le regard

Aumont, Jacques. *L'image*. Paris : Nathan, 1990, 248 p.

Debray, Régis. *Vie et mort de l'image : Une histoire du regard en Occident*. Coll. « Bibliothèque des idées ». Paris : Gallimard, 1992, 412 p.

Didi-Huberman, Georges. *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*. Coll. « Critiques ». Paris : Éditions de Minuit, 1992, 208 p.

_____. (dir. publ.). *L'empreinte*. Paris : Centre Georges Pompidou, 1997, 336 p.

Hollan, Alexandre. *Je suis ce que je vois : Notes sur la peinture et le dessin (1979-1996)*. Cognac : Le temps qu'il fait, 1997, 113 p.

Le Breton, David. *Des Visages*. Coll. « Suites sciences humaines ». Paris : Métailié, 2003, 327 p.

Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1964, 359 p.

_____. *Phénoménologie de la perception*. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1976, 531 p.

_____. *L'œil et l'esprit*. Coll. « Folio/Essais ». Paris : Gallimard, 1985, 92 p.

Noël, Bernard. *Journal du regard*. Paris : P.O.L., 1988, 125 p.

_____. *Onze romans d'œil*. Paris : P.O.L., 1988, 179 p.

Nancy, Jean-Luc. *Le regard du portrait*. Paris : Galilée, 2000, 91 p.

Sallenave, Danièle. *Le don des morts : Sur la littérature*. Paris : Gallimard, 1991, p. 151-169.

Œuvres de fiction

Bernheim, Emmanuèle. *Un couple*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1987, 100 p.

Delorme, Philippe. *Paris l'instant*. Coll. « Librairie Arthème Fayard ». Paris : Fayard, 2002, 154 p.

Duras, Marguerite. *La maladie de la mort*. Paris : Les éditions de Minuit, 1982, 60 p.

_____. *L'homme assis dans le couloir*. Paris : Les éditions de Minuit, 1980, 35 p.

Filmographie

Aurtenèche, Albéric. *Non-lieu*. Vidéo, coul., 22 min., Montréal : Montréal, 2005.

Bergman, Ingmar. *Persona*. Film 35 mm, coul., 85 min. Stockholm : Svensk Filmindustri, 1966.

_____. *Scènes de la vie conjugale*. Film 16 mm, coul., 167 min. Stockholm : Cinematrograph AB, 1973.

_____. *Saraband*. Film 16 mm, coul., 167 min. Stockholm : Cinematrograph AB, 2008.

Honoré, Christophe. *Dans Paris*. Film 35 mm, coul., 92 min. Paris : Gémini Films, 2006.

_____. *Les chansons d'amour*. Film 35 mm, coul., 100 min. Paris : Alma Films, 2007.

Jarmush, Jim. *Coffee and cigarettes*. Films 16 mm et 35mm, n. & b., 97 min., Santa Monica, CA : MGM Home Entertainment, 2004.

Catalogue d'exposition

Centre Pompidou. *Yves Klein : Corps, couleur, immatériel*. Catalogue d'exposition (Paris, Centre Pompidou, 5 octobre 2006-5 février 2007) Paris : Centre Pompidou, 59 p.

Spectacle

Navas, José. *Miniatures*. Agora de la danse, Montréal, 23 octobre-8 novembre 2008.

Site Internet

Morrisset, Vanessa. Article Internet. Klein et l'expérience du vide :
« Un homme dans l'espace! »
<http://www.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-Klein/ENS-klein.htm> . Consulté en janvier 2009.